

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 Franco.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Les Italiens viennent d'ajouter à ceux-ci plus de 6.000 nouveaux prisonniers



Plus de 6.000 prisonniers sur le front du Carso : tel est le bilan que nous firent connaître hier nos alliés italiens. A l'heure où le front roumain et le front russe retiennent une grande partie des effectifs austro-hongrois, la nouvelle offensive italienne prend le caractère d'une menace particulièrement grave pour l'ennemi. Lors de la brillante victoire de Gorizia, c'est également par milliers, comme le prouve ce document, que furent capturés les soldats de François-Joseph.

Ne déboulons pas notre cuirasse

Hier, dans son énergique et sobre exposé à la Chambre des Communes, que la France, elle aussi, entendit avec satisfaction — unité d'applaudissements pour l'unité de doctrine ! — le premier ministre de l'empire britannique, M. Asquith, affirmant la résolution de l'Angleterre d'aller jusqu'au bout, s'est écrié :

« Ce n'est pas l'heure des hésitations ni des faiblesses. De l'effort des Alliés dépendent les plus hautes espérances de l'humanité. »

Ces paroles, par lesquelles il encourageait son pays au travail sans répit, à la lutte sans merci, à une plus formidable tension de toutes les forces de production et de combat, font écho à la vigoureuse préface de M. Albert Thomas, ministre des Munitions, pour l'édition française des discours de M. Lloyd George, publiée avant-hier :

« Nous sommes en guerre, c'est-à-dire qu'aucune activité ne doit se produire qui ne soit rattachée à ce but suprême. Nous sommes en guerre, c'est-à-dire que la besogne ne souffre ni retard, ni négligence, ni irrésolution, ni « administration ». »

« Ce n'est pas l'heure des hésitations ni des faiblesses ! ». Bon conseil pour les gouvernements et les Chambres comme pour les particuliers. « Nous sommes en guerre ! » Rappel sévère mais opportun à ceux et à celles qui, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée, ont une tendance à l'oublier.

Tout nous fait espérer la victoire. Mais elle n'est sûre que si nous continuons à nous bien tenir, que si nous faisons un effort pour nous tenir mieux. Elle est entre nos mains. Elle dépend de notre volonté. Quelle dérision, quelle honte et quels regrets si, au moment où elle commence à rayonner si distincte, au moment où, pour ainsi dire, nous entendons battre ses ailes dans l'ouragan, elle allait nous échapper par notre faute !

Ne nous excusons pas de nos imprudences, de notre légèreté en reportant sur les pouvoirs publics le soin du long match final ! Sans doute, ils ont de terribles devoirs et des responsabilités dont la nation ne leur donnera pas quitus sans un examen sévère.

Mais nous tous, qui que nous soyons et si faibles que nous soyons, nous avons notre part dans l'œuvre commune, nos devoirs personnels et nos responsabilités propres.

Ce serait vraiment trop commode d'excuser à nos propres yeux nos énervements, notre égoïsme et nos gaspillages en nous en remettant avec désinvolture aux pouvoirs publics du soin de nous sauver !

Les pouvoirs publics ne sont que ce que nous voulons qu'ils soient. Leurs fautes sont nos fautes. Leurs faiblesses sont le résultat de notre étourderie et de notre insouciance civiques.

Répétons-nous sans cesse, au contraire, que la victoire est l'œuvre de tous et que, même aux plus humbles et plus lointains rangs de l'arrière, hommes, femmes, vieillards, nous sommes aussi des combattants.

Et alors, attention à nos paroles et à nos gestes ! Ne nous permettons ni une paresse ni une dépression, ni l'égoïsme des commodités reconquises.

Il ne faut pas que chaque succès de nos armes soit un prétexte au relâchement. Ce n'est pas parce que la Roumanie s'est jetée de toute sa force dans la bataille du droit que la partie va être sûrement gagnée, et gagnée demain. Voyez, au contraire, avec quelle farouche énergie l'Allemagne rassemble ses forces pour de nouveaux coups de bélier. C'est, plus que jamais, le moment de nous épauler solidement les uns les autres pour une résistance invincible à cette ruée.

Surtout, gardons-nous de prendre paresseusement des habitudes dans la guerre ! Un de nos amis, spirituel et paradoxal fantaisiste, nous disait un jour en dissimulant par un sourire les fortes émotions de son patriotisme : « On est tellement accoutumé à la guerre qu'on ne conçoit plus la vie sans elle ! » Etrange accoutumance qui n'était pas à craindre pour lui, patriote frémissant, mais où certaines gens s'endorment. Ils se sont créés des plaisirs, des modes nouvelles. Au milieu de la tempête, dont ils écoutent le grondement avec distraction, ils vivent, béats, dans le douillet écrin de leurs habitudes. Ce sont des âmes et des mains inutiles.

Tâchons d'élever résolument la voix pour que les pouvoirs publics et le Parlement ne perdent pas non plus par faiblesse, complaisance, souci de popularité ou vieille coquetterie d'humanitarisme, l'esprit de guerre.

Ainsi, à l'heure même où la guerre se prolongeant, notre cohésion n'est possible que par le maintien d'une forte discipline, est-ce bien le moment de compliquer et de ralentir les for-

mes de la justice militaire, d'établir de nouveaux recours et de trop longs délais pour l'exécution des peines ? Elles sont, en même temps que des châtiments pour les coupables, une leçon pour ceux qui auraient la tentation de les imiter.

Quand la patrie est en danger, il faut que la leçon soit immédiate. Le premier devoir humanitaire consiste à ne pas laisser compromettre la vie des braves et le salut de tous par le mauvais exemple de quelques malheureux.

Le Sénat serait bien inspiré en n'adoptant pas sans une retouche sérieuse la loi que vient de voter la Chambre.

Plus tard, avec moins de risques, l'humanitarisme reprendra ses droits. Pour l'instant, ne déboulons pas notre cuirasse !

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

M. Jules Sageret, dans le dernier numéro de la Revue de Paris, émet des observations fort sensées sur l'avenir de l'Union sacrée après la guerre :

« Lorsqu'elle ne sera plus nécessaire pour faire face à l'ennemi, dit-il, devons-nous conserver le bâillon qu'elle met sur nos litiges ? On ne le peut, et cela n'est pas désirable, dans l'intérêt même du pays. »

« Si vous avez des convictions, c'est qu'en votre âme et conscience vous les jugez seules conformes à l'intérêt supérieur de la société. Moi aussi, mais les miennes sont le contraire des vôtres. Notre devoir sera donc de nous combattre. Notre lutte, d'ailleurs, résultera du caractère de la France, qui fait d'elle un résumé de l'humanité, le lieu où convergent toutes les agitations du cœur et du cerveau humains. »

Voilà qui est évident et juste : les partis reprendront leur drapeau, et lutteront comme par le passé. Mais M. Jules Sageret ajoute, avec le même bon sens, que l'instant de cette lutte peut et doit être retardé parce qu'il y aura le pays à refaire.

En d'autres termes, il sera indispensable de s'occuper d'abord des besognes nationales de première nécessité : la réparation des dommages causés par la guerre, la politique économique, la lutte contre l'alcoolisme et la dépopulation. Sur toutes ces questions, les partis seront divisés entre eux. Il y aura, par contre, des gens de droite et des gens de gauche qui seront d'accord pour repousser une solution, pour en accepter une autre. On pourra donc constituer des majorités qui ne seront pas des majorités de parti.

Donc, pour maintenir quelque temps, assez longtemps peut-être encore après la guerre, l'Union sacrée, il n'y aurait pour les électeurs bons Français qu'à réclamer la priorité, dans les ordres du jour du Parlement, pour toutes les questions où les drapeaux des partis ne sont pas engagés.

Et, si vous voulez bien y réfléchir, ce sont justement les questions vitales. Le reste, à mon humble avis, est de la blaguologie.

Pierre Mille.

Si quelque Aristote écrit un jour le chapitre des... moustaches, il relatera que, pendant la grande guerre, nos poilus, vers septembre 1916, obtinrent le droit de raser à leur gré cet ornement pileux. Il consignera qu'aussi, à la même époque, et par un curieux retour des choses, nos alliés britanniques furent officiellement autorisés à porter cette même parure, alors qu'un règlement antérieur le leur interdisait.

Et il pourra constater que ni Français ni Anglais ne purent se mettre d'accord sur le fait de savoir si la moustache est, oui ou non, un signe de barbarie. Les soldats de George V, pour revendiquer le droit de laisser fleurir leur lèvre supérieure, ont évoqué le souvenir des poilus de Crimée qui, revenant de la guerre, rapportèrent la mode de la moustache dans la société britannique. Nos propres soldats, pour obtenir licence de se raser, ont cité la statue antique représentant le gladiateur mourant — un barbare — pourvu d'une moustache abondante.

Est-elle une preuve de virilité ou de servitude ? Personne, hélas ! ne le saura jamais...

Autres pirates ! Ce sont ces éternels marchands de fleurs qui assiègent les passants, sur les boulevards, avenue du Bois, et connaissent bien les théâtres à la mode.

Nous avons dit leur insistance, leur façon de faire chanter les gens. A présent, nouvelle histoire, nouvelle chanson :

— Mon père (ou mon mari) est sur le front, mes-sieurs, dames : vous qui êtes ici, donnez. Oh ! là là... vous vous amusez, tandis qu'on crève de faim... Vous n'avez donc pas de cœur ? Mon pauvre papa qui se fait tuer pour vous, etc...

L'effet produit est lamentable auprès des étrangers. Voyons, Monsieur le Préfet, ils ne sont, cependant, que quatre ou cinq, toujours les mêmes, ces marchands de fleurs pirates : ne pouvez-vous nous en débarrasser une bonne fois ?

On nous communique copie d'une lettre bien émouvante. Elle a été écrite, à sa mère qui habite Courbevoie, par un grand blessé de la guerre, amputé des deux mains, et actuellement rééduqué dans une école de mutilés du Midi de la France.

Cette lettre est écrite à la machine à écrire et son auteur a pu actionner les leviers grâce à deux « mains artificielles ». Des fautes de doigté y paraissent et la font bien plus belle que si elle était correcte. La voici :

« Ma chère maman,

» Je t'écris A 1? machine à écrire. Je n'y suis pas TREG for... encoRe, mais c'est la viEndra. Jo/o ne veux pourAnt pas attendre pou! tsembraSer. Tu vois que j'ai de la peine A m'ee tirer mais la pro-Chain/ foIs, ça serN mieux.

» Ton fils q(i croit à La vieTojre.

» René. »

La chère maman a fait encadrer cet essai. Il est maintenant suspendu à côté de la photographie du héros.

DIVERGENCES

Du boudoir au fumoir

La bonté. — Pour l'homme : un luxe. Pour la femme : bien souvent une nécessité.

Les soucis. — L'homme les supporte. La femme les cause.

Le chagrin. — L'homme l'ignore après quinze ans ; il a de la peine ou de la douleur. La femme l'a divisé en un tas de petits chagrins : ceux qui lui viennent des amies, du temps, de ses nerfs, des magasins de nouveautés, voire parfois de son mari.

La mélancolie. — L'homme s'y abandonne quand il commence à devenir amoureux ; la femme quand elle commence à ne plus aimer.

L. L. M.

Après la vendange, le grappillage !

Le maire de Toulouse vient de rappeler à ses administrés que les personnes munies de l'autorisation du commissaire pourraient se livrer au grappillage dans les vignes non closes de la commune.

Mais, dans plusieurs petites communes méridionales, ce ne sont point les habitants qui vont grappiller. Une vieille coutume veut qu'on réserve les petites grappes dorées oubliées dans les vignes pour celui qui passe sur la route, épuisé par une longue marche. Cette offrande porte, paraît-il, bonheur à la vigne.

En cet automne de guerre, où tant de permissionnaires rejoignent à pied leur village, que ne dessent pas le chemin de fer, ce seront eux qui, au long du chemin, grappilleront gaiement, et qui — sans blague ! — porteront bonheur aux vignes !

On sait que l'une des principales attractions de la Foire de Féz sera la ménagerie « particulière » du sultan, dont le plus bel ornement consiste en lions de l'Atlas...

Le public sera donc admis à pénétrer dans les merveilleux jardins où ces lions encagés rugissent. Et pour que les visiteurs ne puissent douter de la faveur qui leur est faite une affiche écrite en français vient d'être apposée au Méchouan, où s'ouvrira la foire :

« La ménagerie du sultan sera gracieusement ouverte au public. »

On n'est pas plus gracieux, en effet !

Si M. Dalimier a transporté dans le coffre-fort du théâtre de Bordeaux les bijoux de la Couronne de France, le roi Pierre de Serbie a fait porter les siens dans une banque d'Angleterre.

Les bijoux dorment — si l'on peut dire — dans un petit coffre scellé dans le mur, comme tous les autres petits coffres des sous-sols de la banque, entre les actions d'un brave bourgeois de Grosvenor Square et les valeurs séquestrées d'un Allemand mobilisé.

Peut-être le roi et le bourgeois viendront-ils le même jour, après la paix, retirer, l'un ses gros sous, l'autre ses diamants royaux ?

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

LA VICTOIRE ITALIENNE DU CARSO

L'offensive ennemie est arrêtée en Dobroudja et en Transylvanie

La ligne de retranchements dont les Italiens viennent de s'emparer sur le Carso s'étendait, sur une longueur de six kilomètres, depuis San-Grado di Meurna, dans la vallée du Vip-pacco, jusqu'aux collines jumelles qui portent toutes deux la cote 208, au nord-est du lac de Doberdo. Elle s'appuyait sur des ouvrages très



solides, notamment sur le hameau de Nova-Vas, au sud d'Oppacchiasella. La possession de cette ligne permet à nos alliés de prendre sous le feu de leur artillerie, d'une part la dépression du Vallone, qui coupe le Carso du nord au sud, de l'autre la vallée qui s'allonge à l'est du lac de Doberdo dans la direction de Brestovizza.

L'action engagée, le même jour, au nord du Vippacco, entre Vertobizza et le mont Sober, a remporté un succès non moins complet, et la position dominante qu'elle a donnée aux Italiens facilitera leur progression dans la vallée du Vippacco, qui est une des routes de Trieste.

L'ennemi se maintient encore dans la partie méridionale du Carso, entre la cote 144, qui fait face aux cotes 208, et le rivage. Mais cette région est plus basse que celle que les Italiens occupent au nord. Elle sera donc difficile à défendre.

L'offensive italienne sur le Carso se poursuit, comme on le voit, par la même méthode que notre offensive sur la Somme. Les préparations d'artillerie n'y sont pas moins efficaces, et le

grand nombre de prisonniers indique un affaiblissement de la résistance, plus sensible encore dans l'armée autrichienne que dans l'armée allemande.

L'offensive vers le Trentin se développe en même temps et vient de remporter un avantage notable dans le massif du Pasubio, au sud-est de Rovereto. Dans la vallée de Travignolo, qui conduit à l'Adige par Cavalese, l'ennemi a prononcé une contre-attaque violente qui a été complètement repoussée.

Ainsi, l'armée autrichienne est prise vivement à partie sur les deux secteurs principaux du front italien. Or, l'arrêt de l'offensive ennemie en Transylvanie et en Dobroudja montre que des renforts seraient nécessaires pour pousser plus avant. Ces renforts ne pourront être fournis par les Autrichiens, ni par les Bulgares qui envoient toutes leurs forces disponibles en Macédoine, ni par les Allemands, qui savent bien que notre offensive de la Somme est loin d'être terminée. L'ennemi se trouve partout réduit à la défensive. Nous avons le temps de nous reprendre sur les points où nous nous sommes laissés devancer. Ce temps sera bien employé.

Jean Villars.

Les Autrichiens ne cherchent plus qu'à gagner du temps

MILAN, 12 octobre. — Un ordre du jour du commandement autrichien, en date du 1^{er} octobre, prescrit aux chefs de troupes d'éviter les inutiles actions d'offensive qui cherchent à réaliser des avances sur l'ennemi.

« L'hiver permettra de renforcer les positions, ajoute l'ordre du jour, en attendant de reprendre le terrain perdu. »

Le gouvernement grec se plie aux justes exigences des Alliés

Ceux-ci, tout en respectant l'indépendance hellénique, enlèvent aux germanophiles les moyens de leur nuire.

Les diplomates avaient assez parlé à Athènes, puisqu'on avait même répondu au ministre de France par des coups de revolver tirés contre notre légation. Il était temps que la parole passât à une homme d'action et d'épée. Comme nous l'avons dit, derrière les combinaisons ministérielles illusoire qui se succédaient, les gouvernants athéniens préparaient des machinations obscures. L'amiral Dartige du Fournet a été chargé de couper court à ces intrigues et à ces complots, qui risquaient d'entraîner très loin, beaucoup trop loin, la Grèce et les Alliés eux-mêmes. Il a brillamment exécuté une opération préventive absolument nécessaire.

Cette nécessité est prouvée par le fait que l'amiral a dû, en l'espace de cinq jours, faire deux démarches et présenter deux séries de réclamations. Le 5 octobre, il demandait simplement l'exécution intégrale des promesses antérieures. Les symptômes qui se manifestaient

l'obligeaient, dès le 10, à prendre des mesures nouvelles et plus radicales. Que méditaient le roi, les germanophiles et l'état-major ? On ne peut que le conjecturer. Mais ces mouvements de troupes en Attique, dont nous avons parlé hier, ne signifiaient rien de bon. L'intervention vigoureuse des Alliés aura peut-être fait faire aux dirigeants d'Athènes l'économie d'un coup de tête dangereux.

En s'inclinant devant nos justes exigences, le gouvernement du roi Constantin a d'ailleurs fourni des explications embarrassées au sujet des mouvements de troupes, des transports de matériel et des mutations d'officiers qui avaient attiré l'attention des Alliés. Ces mesures militaires, a-t-il été répondu à l'amiral Dartige du Fournet, ont été déterminées par l'affaire du 4^e corps et du colonel Hadjopoulos. Or, le 4^e corps est gardé en Silésie par les Allemands. Il a été pris — ou plutôt livré — en Macédoine. Et c'était entre Athènes et Larissa que se fai-

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un avertissement des Etats-Unis

WASHINGTON, 12 octobre. — M. Lansing, secrétaire d'Etat, a déclaré, en revenant de la conférence qu'il a eue avec le président Wilson à Long-Branch, qu'aucune décision n'a été prise jusqu'à présent au sujet de l'attitude que les Etats-Unis adopteront vis-à-vis de la nouvelle campagne sous-marine allemande dans l'Atlantique occidental. L'enquête continue sur l'ensemble de la question.

On apprend d'une autre source que le président Wilson reçoit de nombreux télégrammes qui réclament une action tendant à empêcher la répétition de ces attaques.

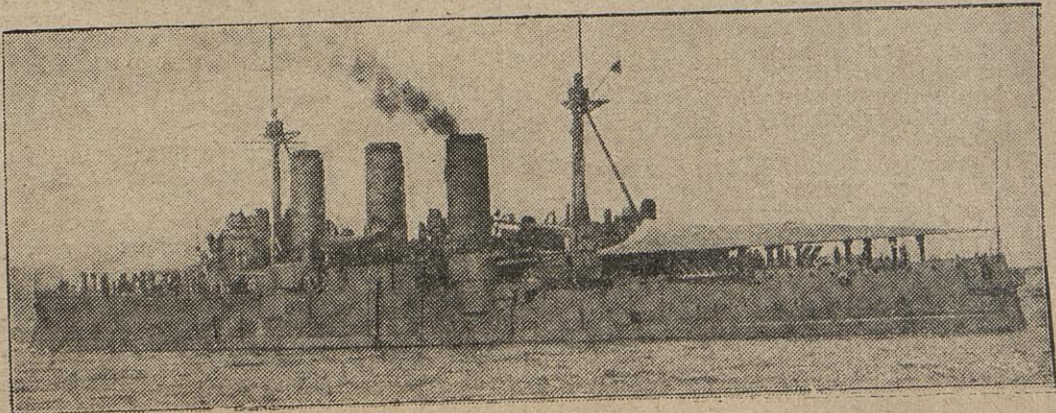
NEW-YORK, 12 octobre. — L'opinion générale qui domine aux Etats-Unis semble être que les sous-marins allemands ne devraient pas être autorisés à opérer comme ils le font dans les ports, rades et eaux neutres. Si la loi internationale leur permet un pareil usage, cette loi devrait immédiatement être modifiée.

On apprend que le gouvernement allemand a été très fermement prévenu par le gouvernement américain que les opérations des sous-marins allemands près des côtes américaines doivent cesser immédiatement.

Le steamer suédois Stockholm a-t-il été torpillé ?

STOCKHOLM, 12 octobre. — On a ici de graves craintes au sujet de la sécurité du paquebot suédois Stockholm qui fait le service de l'Amérique, en raison des opérations des sous-marins allemands.

Comme il ne transporte ni denrées ni matériel de guerre quelconque, s'il était attaqué, cela soulèverait une vive émotion en Suède. (Information.)



LE CROISEUR « AVEROFF ».

saient ces suspectes promenades de soldats. Il importait que, sans tarder, toutes les précautions fussent prises.

Elles le sont, aujourd'hui, d'une manière complète, mais qui, s'il le faut, recevra encore de l'extension. L'amiral Dartige du Fournet ira jusqu'au bout de sa mission, et l'on peut compter sur son énergie et sur sa clairvoyance. De quoi s'agit-il, en effet ? D'enlever au gouvernement d'Athènes les moyens de nuire aux Alliés, de le garder lui-même contre ses entraînements et contre les imprudences que lui soufflaient de funestes conseillers. Par le désarmement et l'occupation des forts du Pirée, par le séquestre de la flotte hellénique, l'amiral Dartige du Fournet a retiré de mains téméraires des instruments qui, un jour ou l'autre, auraient pu causer de regrettables dégâts. Mais, pas plus qu'avant, les Alliés n'ont ni le désir ni le goût de s'introduire dans les affaires intérieures de la Grèce, ni de la priver de son indépendance. D'ailleurs, comme chaque fois qu'une manifestation de vigueur s'est imposée à lui, le gouvernement d'Athènes s'est incliné. Comme chaque fois, l'opinion publique est restée calme, curieuse peut-être plus qu'émue. Les Athéniens sont assez subtils pour se dire qu'à la place de l'Entente il y a longtemps qu'ils auraient pris les précautions dont nous avons fini par nous aviser.

On peut entrevoir, d'ailleurs, que l'opération de police menée par l'amiral Dartige du Fournet portera, à tous les points de vue, des conséquences heureuses. L'influence allemande en Grèce en recevra le coup le plus sensible. Toutes les velléités de résistance seront brisées. Et, à Salonique, le gouvernement provisoire se trouvera renforcé. M. Venizelos songe, dit-on, à constituer une sorte de triumvirat avec l'amiral Coundouriotis et le général Danglis. Il songerait aussi à convoquer, et en lieu sûr, l'ancienne Chambre illégalement dissoute. Tout cela n'aurait pu se faire si, à Athènes, on avait conservé les moyens de réagir. L'amiral Dartige du Fournet a peut-être rendu aux dirigeants athéniens un service incomparable en leur imposant, à l'extérieur comme à l'intérieur, la modération, la résignation et la sagesse.

Jacques Bainville.

LA NOTE

ATHÈNES, 12 octobre. — C'est hier soir, vers 8 heures, que la note de l'amiral Dartige du Fournet, spécifiant les desiderata des Alliés, a été remise au gouvernement grec.

Voici le résumé exact de ce document :

« L'amiral, commandant en chef de la première armée navale, constate que non seulement le gouvernement hellénique a satisfait très insuffisamment aux demandes formulées par les puissances alliées depuis plusieurs semaines, mais encore qu'il a pris toute une série de mesures militaires qui sont de nature à compromettre la sécurité de la flotte alliée et de l'armée d'Orient; notamment, il a procédé à de nombreux changements dans les commandements et dans les états-majors, de même que dans les équipages de la flotte. Il a concentré en Thessalie des troupes et des munitions. Toutes ces mesures ont un caractère franchement inamical.

« L'amiral a été informé d'autre part que les ligues de réservistes continuent à s'armer en province et entretiennent l'agitation contre les puissances de l'Entente.

« La responsabilité de la sécurité de la flotte et de l'armée alliées ne permet plus à l'amiral de différer la réalisation des mesures de protection militaire contre un état de choses contraire à la neutralité bienveillante.

« C'est pourquoi l'amiral décide de mettre sous séquestre les navires de guerre grecs dont il donne la liste. Il informe le gouvernement hellénique que ceux des officiers et équipages qui le désireront seront autorisés à demeurer à bord, à moins toutefois que l'amiral n'ait contre eux des motifs particuliers d'exclusion.

« Les bateaux seront conduits en rade de Keratsini, à moins qu'ils ne s'y rendent par leurs propres moyens. Ceux qui resteront à leur mouillage actuel seront placés sous l'autorité de l'amiral.

« Les navires seront séquestrés jusqu'à ce qu'une entente intervienne entre les gouvernements français et grec.

« Les grands bâtiments Kilkis, Lemnos, Georgios, Averof resteront à leur mouillage actuel, mais les culasses de leurs canons, les torpilles, les munitions seront débarquées. Leurs états-majors et leurs équipages seront réduits au tiers de leur effectif normal.

« L'amiral ordonne en outre l'occupation des batteries de l'île de Lipso qui commandent la rade, ainsi que le désarmement des batteries de l'île de Salamine, de l'île de Georgio et de la pointe de Kerama.

« Les culasses des canons de ces dernières bat-

teries seront enlevées, et leur personnel en officiers réduit.

« Les Alliés surveilleront l'exécution de ces mesures. La mise en vigueur de toutes les dispositions ordonnées par l'amiral commencera le 12 octobre à 13 heures. L'amiral demande en conséquence aux autorités de la marine hellénique de donner les ordres nécessaires pour lui éviter de se voir dans l'obligation de recourir à la force. Il prie le gouvernement grec de confirmer ses ordres, notamment en ce qui concerne l'île de Lipso.

« En vue d'assurer la sécurité du Pirée, les culasses des canons seront enlevées de toutes les batteries de la côte, à l'exception de la batterie de Keraknos et de celle de Panteillemon qui seront occupées par les Alliés.

« L'amiral exige également le contrôle de la police et des services des chemins de fer helléniques, contrôle nécessaire pour assurer la sécurité de l'armée d'Orient. »

Enfin, la note invite le gouvernement grec à donner les ordres nécessaires et à lui préciser en même temps les autorités auprès desquelles les officiers alliés chargés du contrôle devront être accrédités. (Radio.)

Le gouvernement grec s'incline

ATHÈNES, 12 octobre. — Dès qu'il fut prévenu, hier soir, de la remise de la note des Alliés, le roi, qui était rentré à Tatoï, après la formation du cabinet, est retourné en hâte à Athènes, où il a convoqué d'urgence le président du Conseil, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Marine, avec lesquels il s'est entretenu longuement.

Un conseil de cabinet a eu lieu ensuite, après quoi les trois ministres ci-dessus mentionnés se sont rendus à Tatoï, où ils ont conféré avec le roi; de là, ils sont rentrés au ministère des Affaires étrangères, où ils ont délibéré jusqu'à trois heures du matin; le chef d'état-major assistait à la délibération.

Le président du Conseil a refusé de faire aucune déclaration; il s'est contenté de dire que la situation était sérieuse et que le cabinet n'avait pas encore pris de décision.

Enfin, ce matin, avant midi, délai fixé par l'amiral Dartige du Fournet pour l'acceptation de la note, on apprenait que le gouvernement grec acceptait toutes les demandes formulées par les puissances.

Un message téléphonique du Pirée annonce que la reddition de la flotte grecque est déjà commencée. Les petites unités seront livrées intactes pour pouvoir être envoyées au gouvernement provisoire de Salonique; les grosses unités seront désarmées et laissées dans le golfe de Keratsini. Les équipages grecs ont été débarqués et remplacés par des équipages français sur les petites unités.

Tous les canons des grosses unités ont été mis hors d'état de servir et sont gardés sur place, à bord.

Athènes et Le Pirée sont calmes.

A SALONIQUE

Le gouvernement provisoire se constitue officiellement

SALONIQUE, 10 octobre. (Retardée dans la transmission.) — Le gouvernement provisoire a procédé aujourd'hui à sa constitution officielle. Le général Zimbrakakis, nommé ministre de la Guerre, a prêté serment en présence de MM. Venizelos, Coundouriotis et Danglis.

Suivant des informations de source sûre, le gouvernement créera demain un poste de ministre des Finances. Le titulaire du nouveau portefeuille serait M. Repoulis, ancien ministre de l'Intérieur et des Finances. Les autres ministères seraient constitués sous peu.

Le siège du gouvernement provisoire n'est pas encore fixé. On croit que ce sera Mytilène.

Les volontaires grecs ont pris contact avec l'ennemi

SALONIQUE, 11 octobre. — Pour la première fois, au cours de l'avance d'hier, le bataillon des volontaires grecs a pris contact avec l'ennemi sur le front allié en exécutant avec un très bel entrain une série de reconnaissances et de patrouilles.

Les quinze jours écoulés depuis le départ de ce bataillon avaient été employés à permettre aux cadres d'avoir leurs troupes bien en main et à entraîner les soldats avant de les engager.

Ce premier début fait bien augurer de l'ardeur des troupes révolutionnaires à coopérer à la délivrance du territoire hellénique envahi par les Bulgares.

Un avion allemand atterrit en Hollande

AMSTERDAM, 12 octobre. — Un aéroplane allemand a atterri en Hollande, près de Saint-Kruis. Les aviateurs ont été internés. (Information.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 12 Octobre (802^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Activité réciproque d'artillerie AU SUD DE LA SOMME ET EN WOEVRE.

Nuit relativement calme sur le reste du front. Une de nos escadrilles a bombardé, cette nuit, la gare de VIGNEULLES avec résultat constaté.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons réalisé quelques progrès A L'OUEST DE SAILLY-SAILLIS.

AU SUD DE LA SOMME, grande activité des deux artilleries. Pas d'action d'infanterie.

DANS LES VOSGES, nous avons exécuté un heureux coup de main, d'où nous avons ramené onze prisonniers.

Notre artillerie a bombardé une fabrique de gaz asphyxiants, PRES DE MULHOUSE, et y a déterminé un grand incendie.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 10.

Rien à signaler au sud de l'Ancré.

Au cours de cinq coups de main exécutés cette nuit par nos troupes, DANS LE SECTEUR DE MES-SINES, BOIS GRENIER ET HAINES, un certain nombre de prisonniers ont été faits et des pertes ont été infligées à l'ennemi.

21 HEURES 50.

Cet après-midi, nous avons attaqué LES HAUTEURS QUI SEPARANT NOTRE FRONT DE LA ROUTE BAPAUME-PERONNE.

L'opération qui se poursuit actuellement a déjà donné de très bons résultats et nous a valu un certain nombre de prisonniers.

Au cours de la journée, l'ennemi a violemment bombardé nos positions AU NORD-OUEST DE LE SARTS et AU NORD DE COURCELETTE.

Malgré les conditions atmosphériques défavorables, notre aviation a montré beaucoup d'activité depuis deux jours. Des bombes ont été jetées sur les lignes de communication et les aérodromes ennemis, ainsi que sur plusieurs détachements d'infanterie en marche.

Un de nos appareils n'est pas rentré.

Communiqué belge

Hier, en fin de journée, dans la région A L'EST D'OD-STUYVEKENSERKE, un parti belge a enlevé un poste ennemi, dont les occupants ont été faits prisonniers. Les Belges n'ont éprouvé aucune perte.

Au cours de la journée du 12 octobre, tirs d'artillerie réciproques, particulièrement vifs DANS LA REGION DE DIXMUDE ET DE STEENSTRAETE.

Communiqué de l'emprunt

En réponse à de nombreuses demandes faites aux guichets, les souscripteurs à l'Emprunt qui désirent échanger leurs bons et leurs obligations de la Défense nationale contre de la nouvelle rente sont prévenus qu'ils n'ont aucun avantage à attendre — pour souscrire — le jour de la clôture de l'emprunt.

L'intérêt leur reste acquis jusqu'au 29 octobre, quelle que soit la date de la remise de leur souscription.

BANQUE DE FRANCE

Pour souscrire le dimanche

Le dimanche les guichets de la Banque de France demeurent ouverts aux souscripteurs à l'Emprunt : 39, rue Croix-aes-Petits-Champs (1^{er}); 13, place de la Bourse (2^e); 34, rue de Turenne (3^e), carrefour de la Croix-Rouge (6^e); 129, rue Lafayette (près la gare du Nord) (10^e); 35, boulevard Voltaire (11^e); 24-26, rue de Lyon (12^e); 26, rue de la Glacière (13^e); 61, rue Violet (15^e); 84, avenue de la Muette, place Possoz (16^e); 2, rue Gounod (17^e); 41, rue Jacquemont (17^e); 11 bis, rue Saint-Luc (18^e); 81, avenue Jean-Jaurès (19^e); 340, rue des Pyrénées (20^e).

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la Farine lactée Nestlé, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

LA SITUATION NAVALE

La campagne sous-marine
du large

La perte du paquebot transport de troupes *Gallia*, survenant peu après le torpillage du patrouilleur *Rigel*, et d'autres manifestations d'activité des sous-marins ennemis, fixe notre attention sur la Méditerranée. C'est dans cette mer, en effet, que sont nos intérêts militaires les plus apparents. C'est là aussi que nous mettons en ligne le plus de moyens de combattre les sous-marins. Néanmoins, les radeaux où s'étaient réfugiés nombre de survivants du *Gallia* restèrent de longues heures dans l'attente de secours, exposés à être canonnés par le sous-marin, qui, fort heureusement, jugea plus prudent de ne pas s'attarder sur les lieux de son tragique exploit. Ce fait suffit à montrer combien, malgré le très grand nombre de nos bâtiments de surveillance, il est difficile d'établir un réseau assez serré pour protéger effectivement nos lignes de transports. Il est bien évident, en effet, que si des radeaux et des canots fort visibles peuvent rester aussi longtemps sans être aperçus par quelque navire de patrouille, un sous-marin, même en surface, jouit d'une sécurité relative qui lui permet de croiser des heures et peut-être des jours sans pouvoir être inquiété.

Des événements aussi douloureux que ceux de la *Provence* et du *Gallia* restent toujours possibles. Il est inutile d'espérer arriver à empêcher le retour accidentel. Quand on perd deux transports dans le cours d'une année pendant laquelle des centaines de milliers d'hommes ont traversé la mer, on n'a pas le droit de considérer ces pertes comme autre chose que des accidents de guerre. Il faut, au contraire, se tenir en garde contre les tendances, bien naturelles, à renforcer encore un système de surveillance déjà formidablement coûteux en personnel, en matériel et en argent. Quoi que l'on fasse, on n'arrivera pas à couvrir la superficie méditerranéenne d'un réseau de flottilles sans lacunes. Toutes les flottes du monde n'y suffiraient pas. C'est par la méthode seulement que l'on peut assurer une sécurité relative. Notre marine a prouvé, au cours du transport de l'armée serbe, qu'elle pouvait y parvenir dans une certaine mesure. Il n'est pas improbable qu'elle réussira à étendre dans le temps, jusqu'à leur donner le caractère de dispositions permanentes, les mesures temporaires qu'elle avait prises en vue d'une opération déterminée. Il suffit, pour cela, de se pénétrer de la notion qu'un transport quelconque a autant de valeur militaire qu'un autre, et que le millième voyage est exposé aux mêmes risques que le premier.

Le sauvetage de plus de 1.300 hommes par les seuls moyens dont disposait le *Gallia*, et malgré un naufrage très rapide, démontre l'excellence des mesures prises à bord de ce bâtiment. Le lieutenant de vaisseau Kerboul, qui le commandait et qui est mort à son poste volontairement, peut-on craindre, était un des meilleurs officiers de la marine. Dans une hiérarchie où il n'y a aucun rapport entre les grades, qui sont des récompenses, et les fonctions, souvent attribuées à la valeur, on ne saurait s'éton-

ner de voir un officier du grade de capitaine chargé d'une si haute responsabilité alors que des officiers du grade de lieutenant-colonel commandent de petits torpilleurs. Le *Gallia* n'aurait pu être placé en de meilleures mains.

Ce n'est pas qu'en Méditerranée que les sous-marins allemands sont actifs. On signale leur présence aux atterrages d'Arkhangel, dans l'Atlantique et sur les côtes de l'Amérique du Nord. Il est indéniable que nous entrons dans une phase nouvelle où le sous-marin de haute mer, agissant à d'énormes distances de ses bases, essaye d'attaquer nos lignes de communications en dehors même du rayon d'action de nos flottilles de protection.

Ainsi la guerre navale semble à la veille de prendre un nouvel aspect. C'est une raison de ne pas cristalliser sur la Méditerranée des efforts matériels sans cesse croissants. Le progrès a marché, depuis deux ans. Les moyens de lutte doivent se transformer constamment. Il n'est peut-être pas opportun d'appliquer en masse, à la situation d'aujourd'hui, ceux qui s'indiquaient en 1914. Aux armes nouvelles de l'ennemi doivent répondre des armes nouvelles adaptées aux circonstances qui se révèlent. Notre marine ne manque pas de facultés d'adaptation, mais le travail au jour le jour qu'elle a dû accomplir n'a pas favorisé le travail intellectuel et technique, qui seul amène des progrès susceptibles de transformer les procédés de lutte. Des efforts sont faits dans ce sens. Ils seront soutenus et poursuivis avec la plus grande énergie. Nous verrons surgir en face d'un sous-marin de haute mer l'adversaire qui le traquera.

A. Larisson.

Le Canada a déjà fourni
200.000 combattantsEt 150.000 recrues s'apprêtent à partir
pour le front.

LONDRES, 12 octobre. — A l'occasion du banquet offert au duc de Devonshire, qui vient d'être nommé gouverneur général du Canada, en remplacement du duc de Connaught, lord Curzon a prononcé un discours sur l'effort du Canada.

Sur les 200.000 hommes envoyés au front par le Canada, 100.000 sont réunis en ce moment dans les plaines de France; en outre de ces 200.000 hommes envoyés en Europe, 150.000 reçoivent leur éducation militaire au Canada et attendent leur tour de départ. Le gouvernement canadien a obtenu du Parlement l'autorisation de porter les forces expéditionnaires canadiennes à 500.000 officiers et hommes, y compris les effectifs employés dans le Dominion pour le service des garnisons.

Les sacrifices du Canada ont été grands, 450 officiers et 9.000 soldats sont morts sur les champs de bataille du continent, le nombre des blessés et disparus et des prisonniers s'élève à 40.000. D'autre part, la Croix-Rouge canadienne a envoyé au front 150 ambulances, des approvisionnements représentant une somme de 150 millions de francs, et des contributions d'argent s'élevant à un total de 50 millions de francs.

Il convient d'ajouter à cela l'effort industriel canadien : chaque jour des canons et des munitions quittent les ports du Canada et le chiffre de la production ne cesse de croître.

Othon de Bavière

Le Roi Fou vient de mourir dans le
château de Fürstenried, où il était
interné.

Une dépêche de Munich, transmise par Genève, annonce la mort du roi Othon de Bavière, décédé au château de Fürstenried après de longues années de maladie. Il était âgé de soixante-huit ans.

Le « roi » Othon, né à Munich le 27 avril 1848, était le second fils du roi Maximilien II et de Marie, princesse de Prusse. Son frère aîné avait été Louis II, mort lui-même frappé d'aliénation mentale, après avoir été longtemps gardé à vue dans un château voisin du lac de Starnberg, à une heure de la capitale bavaroise.

La folie de Louis II de Bavière s'était tout d'abord manifestée par une exaltation croissante qui, avec les années, s'aggrava au point d'imposer l'abdication. Le somptueux protecteur de Richard Wagner, le Lohengrin couronné, le « Roi Vierge » du château de Hohenschwangau, sitôt



LE ROI OTHON EN 1870

au tombeau, le trône revenait de fait à son frère qui, inconscient, plongé dans une sombre et bestiale folie, vivait depuis fort longtemps déjà dans la résidence de Fürstenried. De la députation qui lui apportait, selon un protocole superflu, une couronne dont on le savait incapable de supporter le poids, il ne comprit ni les paroles ni la démarche.

C'est après ce 13 juin 1886 que son oncle le prince Luitpold recueillit la régence. A plusieurs reprises, il fut question de transformer cette régence en royauté : il n'en fut rien, pourtant. Le régent mourut en novembre 1913. La couronne fut alors reportée à Fürstenried et ramenée, avec le même cérémonial que vingt-sept ans plus tôt, à Munich, où elle échut à Ludwig, fils de Luitpold. Les deux Chambres é mirent alors le vœu que la royauté fût rétablie, l'expérience du temps ayant démontré plus qu'avec évidence qu'Otto était incurable.

Les Français qui, voici quelque vingt ans, se rendaient chaque année à Munich et à Bayreuth pour les représentations wagnériennes, ont peut-être, hier soir, en apprenant la mort du roi Othon de Bavière, évoqué certain curieux état d'esprit appartenant en propre aux Munichois de l'époque. La vie singulière et la fin mystérieuse de Louis II, dans les eaux du lac de Starnberg, étaient pour nos compatriotes un vif sujet de curiosité, et la réclusion du fou Othon ne l'était pas moins.

Une légende trouvait crédit : on disait que le dernier prince n'était pas si dément que la politique du régent Luitpold le prétendait. Dès la première chope, le musicophile venu de France interviewait le quelconque Munichois qui buvait en face de lui. Mais il ne rencontrait que visage de marbre : la consigne était de ne rien dire sur ce sujet brûlant. On savait la profonde aversion que montrait le régent pour tout ce qui pouvait ramener l'esprit vers l'aliéné de Fürstenried, au point, paraît-il, qu'il ne tolérât pas, sans une commotion nerveuse, d'entendre prononcer près de lui le prénom d'Otto, assez commun pourtant en Allemagne.

De cette sorte de phobie on s'aperçut nettement un matin d'été, alors qu'à l'inauguration d'une société de peinture l'artiste Franz Lehubach prononçait un discours aux termes assez peu mesurés et où, par deux fois — et bien qu'il n'en fût rien — il parut faire une allusion infiniment discrète aux infortunes de la couronne bavaroise. Luitpold s'agitait quelque peu et l'on crut qu'il allait descendre les marches de l'estrade, d'autant que l'orateur parlait maintenant de divers peintres, morts depuis peu, et fâcheusement prénommés Otto.

Mais, par bonheur, Lehubach aborda un autre sujet et le régent s'appuya moins fébrilement sur son sabre.

La reine Ranavalalo visite nos blessés



Les blessés soignés à l'hôpital militaire complémentaire du Val-de-Grâce n° 11, villa Molière, ont reçu, hier, la visite de la reine RANAVALAO. Sous la conduite de la direction de l'hôpital Tex-sou-veraine de Madagascar (X) a visité en détail les divers services de cette ambulance.

Une revue d'Australiens et de Néo-Zélandais à Salisbury Plain



LE DÉFILE DE L'ARTILLERIE



LE ROI (X) FÉLICITE DES OFFICIERS



LE DÉFILE DE L'INFANTERIE

Le roi George V a passé, il y a quelques jours à peine, la revue d'un très important effectif de troupes en provenance de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande qui ont crânement défilé devant lui sur le champ de manœuvres de Salisbury Plain. Le souverain a exprimé son entière satisfaction de la tenue parfaite de ces troupes en instance de départ vers le front.

DERNIÈRE HEURE

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

Les Serbes prennent pied dans le village de Brod

(OFFICIEL)

Les troupes serbes ont repoussé de violentes contre-attaques et ont pris pied dans le village de Brod.

Canonnade et escarmouches sur tout le reste du front.

Nos avions ont bombardé Prilep et Philippopolis.

Les patrouilles anglaises poussent jusqu'aux abords de Sérès

LONDRES, 12 octobre. — Communiqué officiel britannique de Salonique :

Sur le front de la Strouma, en procédant au nettoyage du pays jusqu'aux abords de Sérès, nos cavaliers ont trouvé la ville fortement occupée par l'ennemi.

Sur le front de Doiran, nous avons fait, dans la nuit du 10 au 11 octobre, des raids dans les tranchées ennemies; nous avons chassé deux postes avancés et fait quelques prisonniers bulgares et allemands.

Les Serbes s'établissent solidement sur la rive gauche de la Cerna.

FLORINA, 9 octobre (Retardée en transmission). — Depuis deux jours, les forces alliées franco-russo-serbes poursuivent vigoureusement leurs opérations sur le front de la Macédoine occidentale, en face des positions bulgares au delà de Kenali.

De la cote 619, en arrière de Négociani, qui faisait partie de la première ligne de tranchées ennemies que nous occupons déjà, je suis la lutte d'artillerie engagée sur tout le front. On remarque que les Bulgares y ont, ces jours précédents, répondu avec moins d'intensité. Le feu de leurs pièces lourdes a surtout diminué.

Au cours des deux dernières journées, aucune action d'infanterie importante des Français et des Russes n'a eu lieu; les troupes serbes ont continué de franchir en forces la Cerna, s'établissant solidement sur la rive gauche de cette rivière, à Silvica et à Dobrovoni, et continuant d'attaquer les lignes ennemies.

LA GUERRE SOUS-MARINE ET LES NEUTRES

L'irritation en Hollande

LA HAYE, 12 octobre. — Une vive émotion se manifeste dans les milieux politiques et commerciaux à la suite des récents torpillages dans les eaux américaines. La presse néerlandaise est unanime à recommander la fermeture des ports neutres aux sous-marins belligérants.

D'autre part, certains journaux font ressortir la gravité des propos attribués au commandant du sous-marin allemand qui a torpillé le *Blomerdijk*. Ajoutons que l'Allemagne s'expose fatalement à un conflit avec les puissances restées neutres.

Au Sénat espagnol

MADRID, 11 octobre. — Au Sénat M. Domínguez invite le gouvernement à garantir la sécurité du commerce maritime.

Le comte de Romanones fait appel au patriotisme du Sénat; il déclare que le gouvernement refusera toute discussion politique internationale en raison de la neutralité de l'Espagne. Il prie M. Domínguez d'engager les armateurs en Méditerranée à abandonner leur attitude et à reprendre le trafic pour éviter la perte de millions de marchandises enlées sur les quais des ports du Levant.

M. Domínguez insiste. Il ajoute que le gouvernement doit défendre les intérêts nationaux afin d'éviter des sacrifices stériles pour la marine marchande, sauf dans le cas où la patrie les réclame.

Une demande d'interpellation sur le même sujet est repoussée.

Les vantardises de la presse allemande

LAUSANNE, 12 octobre. — Commentant la reprise de la guerre sous-marine, les *Dernières Nouvelles de Munich* écrivent :

« Si le gouvernement des États-Unis veut nous créer des ennuis au sujet de l'activité de nos sous-marins près des côtes américaines, quoique nous soyons dans notre droit, il peut compter sur l'échec complet d'une démarche éventuelle. Nous avons fait assez de concessions dans la guerre sous-marine aux Américains; désormais, nous refuserons toute nouvelle demande. »

Les Italiens remportent sur le Carso de nouveaux succès

ROME, 12 octobre. — Commandement suprême.

Dans la vallée de l'Adige, tirs efficaces de notre artillerie contre les dépôts militaires installés dans les jardins de Rovereto et contre la gare de Calliano.

Une tentative d'attaque de l'ennemi contre nos positions de Vallarsa a été aussitôt repoussée.

Sur les pentes nord du Pasubio, de nouvelles contre-attaques ennemies ont été nettement rejetées par nos troupes. Nous avons infligé à l'adversaire des pertes très lourdes. Nous nous sommes emparés d'un canon et de beaucoup d'armes et de munitions.

Sur le plateau d'Asiago, nos hardis détachements ont fait irruption dans les retranchements ennemis de Casera Zebio, les ont bouleversés et sont ensuite rentrés dans leurs lignes.

A la tête du Vanoi, dans la soirée du 10 octobre, après une intense préparation d'artillerie, l'adversaire a lancé quatre attaques successives d'une violence croissante contre nos nouvelles positions de Busa Alta.

Les bersagliers et les alpins, rivalisant de bravoure, ont brisé chaque fois l'élan de l'ennemi. Ils l'ont ensuite contre-attaqué à la baïonnette, l'ont mis en fuite et lui ont pris 37 prisonniers.

Le long du front de Giulia, l'activité de l'artillerie a été entravée ce matin par un épais brouillard.

L'ennemi, avec des troupes fraîches, a lancé des attaques obstinées sur un des points les plus importants de la ligne conquise par nous à l'est de Vertobizza et sur le Carso.

Pris sous les rafales de nos feux précis, il a été chaque fois repoussé avec des pertes extrêmement lourdes.

Dans l'après-midi, notre infanterie, par de nouveaux et vigoureux assauts, a élargi et complété les conquêtes de la journée précédente, surtout dans les zones du Sober (Gorizia), les hauteurs des cotes 343 et 144 et à l'est du village de Novasilla, sur le Carso.

Nous avons fait 1.771 prisonniers nouveaux, dont 35 officiers.

Sur le front de Giulia, depuis le 6 août jusqu'à maintenant, nous avons fait au total 30.881 prisonniers dont 728 officiers.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur le plateau d'Asiago. Il n'y a aucun dommage.

Une de nos escadrilles a renouvelé le bombardement des positions ennemies du col Sante (vallée de l'Adige) et est rentrée indemne dans ses lignes.

AU MAROC

Raisouli suscite des difficultés aux troupes espagnoles

LONDRES, 12 octobre. — On télégraphie de Tanger au *Times* que Raisouli a complètement démonté le poste télégraphique militaire espagnol.

Le journal croit qu'il s'agit vraisemblablement de l'installation radiotélégraphique située à 12 milles environ à l'ouest de Tétouan.

Le correspondant du *Times* ajoute que, en même temps qu'il détruisait le poste télégraphique, Raisouli refusait définitivement aux troupes espagnoles l'autorisation de faire usage de la route allant de Tanger à Tétouan.

En raison de cette détermination, toutes communications sont rendues impossibles entre les forces espagnoles du district de Tétouan et celles qui opèrent dans la région occidentale du Maroc.

Un cyclone aux Antilles danoises

SAINT-THOMAS, 11 octobre. — Un cyclone s'est abattu lundi soir sur les Antilles danoises. De nombreux habitants sont maintenant privés d'abri.

Le vapeur allemand *Calabria* est à la côte. De nombreuses embarcations ont fait naufrage.

L'île de Sainte-Croix est la plus éprouvée.

Les pertes sont évaluées à cinq millions de francs.

Les vagues ont emporté des jetées et des parties de villages.

SUR LE FRONT RUSSE

Vagues de gaz et attaques d'infanterie. — L'ennemi repoussé avec de lourdes pertes.

PÉTROGRAD, 12 octobre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Le 8 octobre, à 4 h. 30 du soir, sur les positions d'Iskul, nos soldats ont aperçu des vagues de gaz qui venaient des tranchées allemandes. Le téléphoniste Kitaev, sans prendre le temps nécessaire pour mettre son masque, avertit par téléphone le commandant du bataillon du début de l'attaque par les gaz et se précipita vers ses camarades en criant : « Gaz, masques. » Après quoi il tomba mort. A ce moment les Allemands ont commencé le bombardement des postes en arrière de ces positions et de la rive droite de la Duna.

Deux bataillons ennemis qui menaient l'attaque sur la ligne du front ont été recus par un feu très vif. L'attaque a été repoussée par l'énergie de nos mitrailleuses et de notre artillerie, qui ont infligé à l'ennemi de grosses pertes.

Les deux attaques suivantes, précédées également d'émission de gaz, ont été de nouveau repoussées.

Un de nos obus lourds a détruit quelques balcons à gaz chez les Allemands.

Le pont installé par l'ennemi sur le fleuve Bol-durka, près du village de Beliance, aperçu par nos éclaireurs, a été détruit par le feu de notre artillerie.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'important à signaler.

En Dobroudja, une escadrille ennemie a jeté sur Constanza des bombes, des bombes empoisonnées avec des bacilles de choléra, ainsi que des flèches.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 12 octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Entre les monts Caliman et Puzen, engagements de patrouilles et duel d'artillerie.

Des monts Puzen jusqu'à Bran, nos troupes ont repoussé plusieurs attaques ennemies.

A Coti (est de Caineni), nous avons repoussé une attaque ennemie.

Sur le reste du front jusqu'au Danube, duel d'artillerie et d'infanterie.

FRONT SUD. — Sur le Danube, duel d'artillerie.

En Dobroudja, la situation est sans changement.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Un cinquième train, ramenant d'Allemagne, où ils étaient prisonniers, des officiers, sous-officiers et soldats du service sanitaire, est arrivé hier matin en gare de Lyon.

— Le *Telegraaf* apprend que les Allemands exercent une surveillance très stricte à la frontière belgo-hollandaise, que personne ne peut approcher pendant la nuit sans risquer d'être fusillé sans avertissement par les patrouilles.

— Le *Rotterdamsche Courant* annonce que la police de Rotterdam vient de procéder à l'arrestation d'un espion allemand alors qu'il était occupé à passer en revue la cargaison de divers bateaux de la ligne Batavier.

— Un grand procès de haute trahison se déroulera le 2 novembre à Stuttgart. De nombreux socialistes, parmi lesquels le socialiste Clara Zetkin et le socialiste Dietrich, sont poursuivis pour crime de haute trahison, qu'ils auraient commis en propageant le manifeste de la conférence des femmes à Berne en mars 1915.

— Le correspondant du *Times* au quartier général britannique annonce que le lieutenant-colonel Fuchs, de l'état-major général russe, qui se trouvait depuis quelque temps attaché au grand quartier général britannique, a été tué par un éclat d'obus le 9 octobre.

— Le gouvernement suédois a renouvelé pour six années, à M. Hammarkjelds, président du Conseil, et à M. Svea Alfzelius, président de la Cour royale, leur mandat de membres suédois de la Cour permanente d'arbitrage de La Haye.

— La *Correspondanza*, organe du Vatican, annonce le départ imminent pour Vienne de Mgr Vaffré di Benzo, nonce apostolique de la cour d'Aulriche. Le prélat a eu plusieurs audiences avec le Souverain Pontife et le cardinal secrétaire d'Etat.

— Le général de brigade Faik pacha vient d'être tué sur le front du Caucase. Suivant des renseignements de bonne source, Faik pacha serait en réalité un général allemand, affublé d'un nom turc.

— Le Lloyd annonce que le steamer norvégien *Birk* a été coulé.

AVEC LES TROUPES BRITANNIQUES EN PICARDIE SUR LE TERRAIN DES DERNIERS SUCCÈS

DES SOLDATS BRITANNIQUES S'APPRÊTENT À ORGANISER LE TERRAIN CONQUIS AUX ABORDS DE COURCELETTE



EN FAISANT "KAMARAD" DES PRISONNIERS SE RÉFUGIENT DANS UN BOYAU OCCUPÉ PAR LES ANGLAIS



DES TOMMIES EXAMINENT DES MITRAILLEUSES ALLEMANDES

Les troupes allemandes, depuis plusieurs jours, bombardent furieusement les positions récemment conquises par nos alliés britanniques. Ceux-ci, tout en préparant de nouveaux assauts et tandis que leur artillerie poursuit le travail préparatoire de l'offensive, organisent hâtivement, mais avec une rigoureuse méthode, le large terrain conquis. C'est grâce à cette tactique que toutes les contre-attaques de l'ennemi viennent se briser sur un mur impénétrable, alors que la marche en avant des Tommies s'effectue

chaque fois avec succès, contre des troupes qui n'ont plus, sous la violence d'un feu incessant, le temps ni les moyens d'aménager des éléments défensifs capables d'une durable résistance. Le chiffre élevé des prisonniers capturés lors des dernières opérations anglaises et françaises atteste le degré de fatigue et d'usure des forces allemandes, en présence de la ténacité et de la vigueur de leurs assaillants.

A LA CHAMBRE

Les dommages de guerre

La question du remploi a fait l'objet, hier encore, d'une longue discussion à la Chambre.

Le nouveau texte présenté par la commission pour l'article 6 prévoyait son interdiction d'office, par le tribunal des dommages, s'il était reconnu irréalisable ou contraire à l'intérêt économique ou à la santé publique :

Il pourra, était-il dit, faire l'objet d'une dispense totale ou partielle, prononcée par ledit tribunal, pour les mêmes motifs ou encore en raison de la situation des personnes, en raison de la nature ou de l'emplacement des biens, ou si le remploi est onéreux pour l'attributaire.

La dispense totale ou partielle de remploi pourra être également prononcée en faveur de l'attributaire qui affectera tout ou partie de l'indemnité à la fondation ou au développement d'œuvres d'assistance ou de solidarité.

Dans ces divers cas, le montant seul de la perte subie est attribué; il sera payé en titres nominatifs sur l'Etat français, lesquels, pendant dix ans à dater de leur remise aux attributaires, ne pourront être aliénés que sur autorisation motivée du tribunal civil donnée en chambre du conseil, après avis du ministère public.

M. Taillandier protesta le premier contre le versement en titres inaliénables en cas de dispense de remploi.

— Pourquoi, dit-il, créer une sorte d'incapacité à l'égard du sinistré ? Pourquoi l'obliger à être rentier, alors que l'intérêt général c'est la circulation des titres ?

M. Louis Marin ayant fait ajouter à la fin du deuxième paragraphe des mots : «... d'œuvres régionales d'assistance ou de solidarité autorisées par arrêté ministériel », la Chambre accepta, à la demande de M. Lefas, de rédiger comme suit la fin du troisième paragraphe :

Il pourra être appelé de la décision de première instance devant la Cour, qui statuera en Chambre du conseil et comme en matière sommaire. Sera nulle toute aliénation effectuée en violation du présent article.

Après le vote des deux derniers paragraphes de l'article, un vif débat s'engagea à propos d'une disposition additionnelle de M. Louis Marin ainsi conçue :

Dans le cas où la dispense de remploi ne serait pas prononcée, le montant de la perte subie ne sera accordé à l'attributaire que jusqu'à concurrence d'une somme de 50 0/0, le surplus devant être versé au profit de la commune et du département.

Tout à tour soutenu par MM. Louis Marin et Pierre Forgeot, l'amendement rencontra l'opposition de M. Klotz, qui rangea les sinistrés en trois catégories : ceux qui veulent remployer et que l'Etat protège; ceux qui le veulent et ne le peuvent pas; ceux qui pouvant remployer ne le veulent pas :

— Ces derniers désertent leur devoir social, dit le président de la commission. C'est assez de générosité de la part de l'Etat que de leur donner, durant deux ans, la possibilité de reviser la décision qu'ils ont peu heureusement prise. (Vifs applaudissements.)

L'amendement repoussé par 367 voix contre 144, l'ensemble de l'article 6 fut adopté. On continuera mardi prochain.

Aujourd'hui, suite des interpellations sur les visites d'auxiliaires et les sursis d'appel.

Léopold Blond.

AU SÉNAT

Un désaccord avec la Chambre sur les allocations

Le Sénat a décidé hier d'ajourner, jusqu'à la conclusion d'un accord entre les commissions des deux assemblées, la discussion de la proposition de loi votée par la Chambre le 8 octobre 1915 et relative aux allocations aux familles des mobilisés.

Par l'adoption de cette proposition, la Chambre avait créé notamment des catégories d'allocataires de droit bénéficiant de l'admission provisoire, c'est-à-dire recevant en tout état de cause l'allocation dès le jour de leur demande.

C'était la décapitation des commissions cantonales. M. Lebert, rapporteur, le fit remarquer, refusant nettement de distinguer parmi les familles des mobilisés, d'accorder aux unes l'allocation de droit, tandis qu'on la refuserait aux autres.

Il rappela, d'ailleurs, que les commissions avaient statué en s'inspirant de la plus grande générosité et qu'à l'heure actuelle 4.019.975 familles recevaient l'allocation.

Cette loi est beaucoup plus large, dit-il, que les lois correspondantes en Allemagne, en Italie, et même en Angleterre où une retenue est opérée sur la solde du militaire dont la famille reçoit l'allocation.

M. Lebert indiqua, toutefois, que la commission était disposée à accepter certaines des dispositions votées par la Chambre, notamment le droit

des ascendants à l'égard de celui des enfants, le droit des femmes épousées depuis le début de la guerre par des mobilisés, et à permettre également aux commissions d'accorder l'allocation aux simples compagnes de mobilisés.

Le ministre de l'Intérieur se contenta de renouveler les réserves qu'il avait formulées à la Chambre sur les propositions ayant pour objet de remanier la législation existante en matière d'allocations. Sur la proposition du président de la commission, la discussion fut donc ajournée.

Le Sénat a adopté, d'autre part, un projet de loi rendant obligatoire l'immatriculation des bateaux de rivière en en faisant dériver un titre de propriété, de manière à permettre à leurs propriétaires de les hypothéquer, et un projet de loi prorogeant pour une durée de six ans la loi du 9 avril 1910 accordant des encouragements à la culture du lin et du chanvre. Il a pris également en considération et renvoyé à la commission des finances une proposition de loi de M. Etienne Flandin relative aux mesures de protection à prendre en faveur des propriétaires de titres de rente française dépossédés par suite de faits de guerre.

La fixation de la date de discussion d'une interpellation de M. Georges de La Ville-Moysan, sur les mesures que le ministre du Commerce compte prendre à la suite de la taxation du son, pour assurer l'approvisionnement dans l'Ouest de cette denrée nécessaire au bétail, a été renvoyée à une prochaine séance.

Au début, M. Antonin Dubost, président, avait prononcé l'éloge funèbre du comte de Béjarry, sénateur de la Vendée, décédé, dont il avait rappelé la belle conduite en 1870.

La prochaine séance est fixée au 26 octobre.

A la mémoire de M. Maurice Bernard

Hier, à l'ouverture de la séance de la Chambre, M. Deschanel, qui présidait, a prononcé l'éloge de M. Maurice Bernard, député du Doubs, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, vient de trouver la mort à Pau, en service commandé, dans un accident d'aviation.

Tous les députés ont écouté debout l'allocution du président qui a rappelé les brillantes qualités du défunt.

Caractère sûr, nature charmante, esprit fin, armé de science et de sagesse, a-t-il dit, il nous avait tous conquis et, de toutes les manières, nous comptons sur lui !

Le groupe de l'Aviation et le groupe des Inventions, réunis sous la présidence de MM. Millevoye et Camuzet, ont rendu un hommage ému à la mémoire de leur collègue Maurice Bernard, tombé au champ d'honneur, et décidé de prendre l'initiative de l'érection d'un monument.

Nouvelles parlementaires

Le torpillage du « Gallia »

La commission sénatoriale de la marine, réunie sous la présidence de M. Cuvinot, a décidé, hier, d'entendre le ministre de la Marine au cours d'une prochaine séance sur le torpillage du « Gallia ».

La commission des économies et les allocations de chômage

La commission des comptes définitifs et des économies de la Chambre a adopté, hier, la motion suivante :

« La commission invite le ministre du Travail à faire rechercher, parmi les chômeurs valides des deux sexes bénéficiant de l'allocation de chômage, ceux et celles susceptibles d'être utilisés dans un emploi quelconque, dans les établissements, usines et exploitations travaillant pour la défense nationale, et, le cas échéant, à supprimer immédiatement l'allocation à ceux qui refuseraient, sans motif valable, les emplois proposés. »

La campagne double pour les militaires du front

Le rapport de M. Henry Paté sur la proposition de loi soumise à la commission de l'armée dans le but d'accorder le bénéfice de la campagne double à tous les militaires des armées de terre et de mer combattant dans la zone des opérations actives vient d'être distribué à la Chambre. Il conclut à l'adoption du texte suivant :

« ARTICLE PREMIER. — Les militaires qui ont servi dans les zones d'opérations de guerre au cours de la guerre actuelle sont admis à compter pour le double de leur durée effective les années de la campagne commencée le 2 août 1914. »

« ART. 2. — Les zones « d'opérations de guerre » soit en France, soit à l'étranger en Europe, sont déterminées par le ministre de la Guerre, après entente avec le général commandant en chef les armées. »

Les projets en faveur des fonctionnaires chargés de famille

M. Bokanowski a déposé, au projet de loi tendant à instituer, en faveur des fonctionnaires, agents et ouvriers de l'Etat, des allocations pour charges de famille, la disposition additionnelle suivante :

« Ils recevront, en outre, une indemnité de 1.000 fr. à la naissance de chaque enfant, en sus du troisième. Cette indemnité sera payée, moitié à la naissance de l'enfant, moitié lorsqu'il aura atteint sa première année. »

L'enquête sur les marchés

Après avoir pris connaissance du rapport de M. Baret sur la cession des contrats des blés américains du 7 août 1914, la commission des marchés a entendu hier

LA RENTRÉE DU REICHSTAG

Une discussion générale sur la politique extérieure.

Une discussion générale sur la politique extérieure de l'Allemagne a caractérisé la reprise des séances du Reichstag. Après le discours de M. Bassermann, que nous avons résumé hier, en Dernière Heure, le docteur Spahn, du centre, a affirmé sa foi dans « la lutte au dehors et dans la lutte économique au dedans », dénonçant l'Angleterre comme « le pire et le plus calculateur de tous les adversaires de l'Allemagne » ; il a annoncé qu'il adhérerait, avec son parti, « à la solution de la route libre pour tous les hommes capables. »

M. Scheidemann, socialiste, s'est prononcé pour la continuation de la « guerre défensive » !

Le député progressiste populaire Naumann a fait l'éloge des troupes balkaniques alliées et constaté l'étroite liaison militaire et économique des puissances centrales. Il a conclu : « C'est pour la paix que nous combattons bravement. Nous la voulons honorable, avec des garanties. »

Conservateur, le comte Westarp s'est réjoui de ce que le peuple allemand, excepté « l'union socialiste-travailliste » est unanime dans la volonté de supporter les difficultés du moment : « Ce que nous avons conquis avec notre sang doit être conservé, a-t-il affirmé. Nous voyons toujours dans l'Angleterre notre principal ennemi, et notre but primordial doit être de l'abattre. C'est à ce but que nous devons tendre par tous les moyens, même par la guerre sous-marine. »

Le prince de Bülow sera-t-il candidat au Reichstag ?

BALE, 11 octobre. — La National Zeitung de Bâle, apprend de Berlin que le siège offert par les conservateurs à l'amiral von Tirpitz en remplacement de M. Ortels, décédé, pour la députation au Reichstag, sera probablement occupé par le docteur Lindequist.

Le journal annonce en outre que tous les partis bourgeois d'une circonscription des environs de Berlin ont décidé de porter la candidature de l'ancien chancelier, prince de Bülow, pour le siège vacant au Reichstag.

Ce que l'on trouve en fouillant chez les ambassadeurs allemands

Des « épidémies » en flacon.

BUCAREST, 9 octobre. (Retardée dans la transmission). — On a trouvé enfouies dans le jardin de la légation allemande plusieurs caisses remplies d'explosifs puissants et d'autres caisses renfermant des fioles de microbes infectieux, envoyées de Berlin, et qui avaient été adressées à la légation allemande et à l'attaché militaire de Bulgarie.

L'envoi de ces caisses s'est opéré pendant la période de neutralité de la Roumanie.

Les autorités avaient eu connaissance de cette expédition. Elles exercèrent une surveillance étroite et les caisses furent détournées en présence du préfet de police et d'un secrétaire de la légation des Etats-Unis.

Où la Suisse s'aperçoit des inconvénients de la convention qu'elle a signée avec l'Allemagne

FRIBOURG, 12 octobre. — Hier, a eu lieu à Fribourg, une réunion des industriels exportateurs suisses convoqués par le comité d'initiative pour s'occuper des conséquences de la convention germano-suisse. Cinquante-six maisons étaient représentées, d'autres avaient envoyé leur adhésion. Ces délégués représentaient l'industrie des munitions, des machines-outils et des fonderies suisses.

Après des débats très animés, l'assemblée a désigné une délégation de cinq hommes chargée de se rendre auprès du conseil fédéral pour lui demander toutes les explications utiles au sujet des mesures et des applications de la convention germano-suisse.

La délégation est composée de MM. Georges Huguenin, industriel au Locle; Schmidt, industriel à Suhr (Argovie); Dunand, du groupe des fabricants et négociants de machines de Genève; Serbeniger, industriel à Brugg et Stadler, des usines métallurgiques de Dornach.

Il résulte de l'échange de vues que le texte de la convention paraît être d'une imprécision dangereuse et que si les dispositions devaient être appliquées d'une manière rigoureuse, il en résulterait une crise très grave pour l'industrie suisse.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LA GUERRE AERIENNE

Oiseaux de nuit

La tranchée est une école de modestie. Tandis que les gens de l'arrière disposent de tous les champs de bataille et dominant du regard l'Europe entière, le fantassin fait la guerre et ne la voit pas. Il connaît son étroit secteur, y accomplit un devoir humble, et le peu qu'il est admis à regarder, il ne lui est pas toujours permis de le comprendre. Ainsi cet été, dans la Somme, les guetteurs éprouvaient-ils, avec la joie d'entendre toutes les nuits des avions ronfler sur leurs têtes, l'agacement d'ignorer le sens de ces allées et venues insolites. On avait l'impression que des appareils français circulaient sur la ligne pour distraire les camarades. On écarquillait les yeux. Les malins, croyant voir bouger une étoile, la prenaient pour le phare d'un Nieuport. Même par les nuits claires, la silhouette des appareils, qu'on sentait parfois proches de terre, demeurait invisible. Au loin, chez l'ennemi, des boules de feu piquaient le ciel; des chenilles incendiaires montaient lentement, des rayons de projecteurs se croisaient. Les avions passaient, revenaient, coupaient la ligne de nouveau, rentraient encore. Pourquoi ce manège ?

Venez en Champagne. Le jour vient de tomber. Quatre appareils reposent au milieu d'un champ. Autour d'eux, une quinzaine de jeunes gens. Des yeux brillants, des joues pâles; des faces à la fois tourmentées et candides; aucune élégance, de la force rude; de beaux enfants, mais surmenés, qui pourront se flatter, s'ils reviennent, d'avoir fait la guerre.

L'escadrille va bombarder une position où sont rassemblés des troupes, des munitions, de nombreux approvisionnements. Il s'agit de faire seize voyages. On ne dispose ce soir que de quatre appareils. Chaque avion fera donc quatre fois la route. Il y a huit pilotes de service : chacun montera deux fois. On a réglé les départs de telle façon que les seize voyages se fassent à intervalles égaux. Le trajet aller et retour doit prendre un peu moins d'une heure. Toutes les quinze minutes un avion partira, et le premier sera ainsi de retour quand on donnera le signal du cinquième départ. Ainsi, pendant quatre heures, un à un, les oiseaux de nuit traverseront les lignes et jetteront sur l'objectif une quantité de projectiles.

Trois jours plus tôt, une opération semblable a réussi. Belle nuit, clair de lune; sur le sol noir, sillonné de routes blanches, ou de boyaux crayeux, on lisait comme sur une photographie d'avion. Tous ces jeunes gens, sous-officiers, brigadiers, caporaux, simples soldats, recommenceront ce soir avec joie. Les préparatifs se font en silence. On rira une autre fois. Il s'agit de mettre toute son application, toute sa force au service de l'entreprise.

Deux heures du matin. Tous les avions ont fait trois voyages. Douze fois, de quart d'heure en quart d'heure, le feu s'est abattu sur l'objectif. A chaque visite nouvelle, l'ennemi s'est montré plus nerveux et violent. Les obus, les chenilles, les projecteurs, les crépitements de mitrailleuses escortent ces jeunes garçons. Ils échangent leurs impressions au retour.

— Ils m'ont repéré, dit l'un. Toutes les fois que je sors, ils sont fous.

— Penses-tu ! Moi, j'ai repéré le général sur la place. Il était en chemise.

Le fait est qu'ils ont brûlé le cantonnement d'un état-major de division. Mais certaines minutes sont tragiques et toutes sont fatigantes. Brave-ment, le suivant monte dans son appareil, puis, un quart d'heure plus tard, le quatorzième. Au moment de donner le départ de l'avant-dernier, à 2 heures 1/2, le commandant de l'escadrille a un moment d'hésitation. Une nuée paraît se lever du sol. On attend : elle s'épaissit. L'appareil qui devait repartir le dernier atterrit avec quelque difficulté. On le retient comme l'autre. On pense avec anxiété aux deux qui errent encore dans le ciel, séparés de la terre par une couche de vapeur tellement épaisse que maintenant, à dix pas, on ne voit plus la lumière d'un phare à acétylène.

Ils firent pourtant leur travail, ces vaillants. Ainsi fut conduite, en dépit des éléments hostiles et de la colère de l'ennemi, une vigoureuse entreprise.

Honneur à la petite phalange du secteur de Champagne qui a eu l'énergie de la mener à bonne fin. Hardis entre tous, ces humbles ne recherchent aucune gloire : ils servent sans tapage, quand le soleil se cache et qu'on ne peut plus les voir. Regardez-les bien, à la lueur du fanal, que, l'espace d'un instant, nous venons de projeter sur leurs visages.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour nous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

AUJOURD'HUI

VENDREDI 13

Le 13 octobre tombe un vendredi... Grave sujet d'émoi pour les personnes superstitieuses ! Heureusement pour elles, cette année ne comporte qu'un seul vendredi 13, alors qu'en 1914, l'année où se déclina le grand cataclysme, le calendrier nous en octroyait généreusement trois.

Il faut reconnaître que de nombreux événements, dans le cours de l'histoire, semblent justifier les appréhensions des personnes superstitieuses, touchant les vendredis et les 13.

Henri IV et le président Carnot, qui devaient périr de façon analogue, naquirent un 13. Henri III, qui tomba sous les coups de Jacques Clément, fut sacré un 13.

Mais nous laisserons de côté les événements historiques qui se rapportent à la superstition du vendredi et du 13, et qui ont été assez souvent cités, pour ne retenir que les événements contemporains.

Cependant, le chiffre 13 a porté bonheur au pape Léon XIII, qui se trouve parmi les treize souverains pontifes qui ont pu célébrer leur jubilé épiscopal. Treizième de nom, il mourut à quatre-vingt-treize ans, en 1903. Additionnez les chiffres de ce millésime : vous obtiendrez 13.

M. Paul Deschanel n'a pas craint de se marier un vendredi et un 13. Il n'en est pas moins un homme heureux.

Mlle Mistinguett, qui assure que tous les événements favorables de son existence se sont produits un 13, porte un bracelet auquel est suspendue une breloque encerclant le chiffre 13.

L'influence du 13 sur la vie de M. Henry Kistmaeckers, dont le patronyme compte 13 lettres, est étrange. Il naquit un 13 octobre, passa sa licence es lettres un 13, fit recevoir un 13, par Mme Sarah Bernhardt, Martha, une de ses premières pièces, dont la répétition générale eut lieu un 13. C'est un 13 octobre que fut donnée à l'Athénée la première de *La Blessure*, que l'on reprit un 13 au Théâtre du Parc, à Bruxelles. *L'Instinct* fut répété généralement un 13. La première de *La Rivale*, la belle pièce que M. Henry Kistmaeckers écrivit en collaboration avec M. Eugène Delard, fut donnée à la Comédie-Française un 13, et c'est le 13 juillet 1908 que M. Jules Claretie reçut *L'Embuscade*. Enfin, M. Kistmaeckers a été nommé chevalier de la Légion d'honneur un 13.

Massenet, qui mourut un 13 et en 1912 (millésime dont les chiffres donnent un total de 13), n'employait jamais le nombre 13. Il numérotait ainsi les pages de ses manuscrits : 12, 12 bis, 14.

Napoléon I^{er} attribuait une influence fatale au 13 et au vendredi. A Sainte-Hélène, il disait : « La nuit où je suis parti de Saint-Cloud pour la campagne de Russie, c'était un vendredi. » Cependant, c'est un 13 que Bonaparte fut élu représentant du peuple, et un 13 que la Corse fut réunie à la France. Ferdinand de Bulgarie suit en ces matières l'exemple de Napoléon (on imite Napoléon par les côtés qu'on peut.) L'article 4 du protocole d'armistice signé à Tcherkeskeï, le 3 décembre 1912, stipulait que les négociations de paix s'ouvriraient à Londres dix jours après. Or, personne n'avait remarqué que la date ainsi fixée tombait un vendredi 13. Une dépêche de Sofia annonça que l'ouverture des négociations serait avancée.

Par contre, le président des Etats-Unis, M. Woodrow Wilson, prétend qu'il doit sa bonne fortune au chiffre 13. Il y a treize lettres dans son nom et son prénom, il y en a treize dans ceux de sa femme, Eleanor Wilson, et de ses trois filles. Il était depuis treize ans membre de l'université de Princeton quand il en fut nommé président, poste qu'il occupa pendant treize ans. Sa victoire sur MM. Taft et Roosevelt date de 1912, millésime dont les chiffres additionnés donnent un total de 13. Le collège électoral qui a décidé de son élection à la présidence de la République s'est réuni le 13 janvier.

Le café Anglais, établi à la fois au numéro 13 du boulevard des Italiens et au numéro 13 de la rue Marivaux, a fermé ses portes le 31 (13 retourné) mars de l'année 1913... Et c'est le dernier jour de la treizième semaine de ladite année que les démolisseurs attaquèrent l'immeuble qui abritait ce temple de la gastronomie.

C'est là que se réunissaient les fondateurs du dîner de la Macédoine. C'était Carolus-Duran, Déroulède, Mounet-Sully, Henner, Falguière, Sully-Prudhomme, etc. Un jour, on fut treize à table. Carolus-Duran et Sully-Prudhomme manifestèrent une grande gêne. Déroulède déclara qu'il se chargeait de trouver sur-le-champ un quatorzième, et revint au bout de trois minutes avec un brave cocher de fiacre dont un chasseur du restaurant garda le cheval, et que les égarés dont il fut comblé firent pleurer d'attendrissement.

Gaston Derys.

LE LIVRE DE DEMAIN

"Le miracle du feu"

C'est un récit de la guerre que publie M. Marcel Berger, un carnet de notes au jour le jour, mais élargi, construit presque en roman, et pourtant toujours en contact intime avec la réalité des faits. Cette forme vaut à ce livre un mérite très réel, qui s'ajoute à ceux d'une observation toujours juste et d'une écriture toujours élégante. Ce mérite supplémentaire est de nous apporter un type de construction nouveau pour la présentation des impressions du front. Avec un art qui se soutient de page en page, l'auteur évite la sèche notule, bâtit son œuvre en fresque continue.

Des heures, des heures. Le soir tomba. Pas d'arrêts, ou presque. La nuit. Des heures, des heures encore. D'une allure mécanique, courbés sous le sac, nous allions. Personne ne s'attardait en route. Guillaumin avait répandu l'avis que les uhlands, lancés derrière nous, égorgaient tous les trainards... Admonestation superflue : après trois semaines de campagne, et le déchet éliminé, ces classes de réserve ne comptaient plus que d'extraordinaires soldats. Inconscients d'ailleurs; ce qu'il fallait pour ce métier de bête de somme. Tout le monde dormait debout; beaucoup, je le jure, ronflaient; et les « canons » de menacer d'éborgner les voisins. Guillaumin rêvassait tout haut. A un moment, il me dit :

— Tu vois, nous traversons Verdun.

J'écarquillai mes paupières lourdes :

— Tu es sûr ?

— Regarde, fit-il avec un geste catégorique. Ces maisons à deux étages !

C'étaient les arbres bordant la route. Je n'eus pas même la force de sourire.

A l'aube, un officier d'artillerie galopa le long de la colonne, jetant des questions :

— L'avez-vous vu ? Mon ordonnance ! Il a dû tomber de cheval...

On s'interrogea. Rien, non; personne n'avait rien remarqué. On apprit, dix minutes plus tard, que l'homme venait d'être relevé, mourant, à un kilomètre en arrière; le régiment tout entier lui avait passé sur le corps sans s'en apercevoir.

Plus loin — l'envie de dormir m'avait quitté — je fus témoin d'une scène émouvante. Henriot me glissa :

— Dites donc. On va passer par chez moi !

— A Gécicourt ? m'intéressai-je.

— Oui. C'est le patelin après celui-ci...

Nous longions depuis longtemps la Meuse. Nous venions d'entrer dans Dieue... Le lieutenant demeura à côté de moi... Dès que, au sortir du bourg, il vit qu'on tournait à droite, son visage se rembrunit. Quoi ! On traversait la rivière ? Gécicourt laissé sur la gauche !

Il me consulta : il mourait d'envie d'aller embrasser sa mère; à mon avis, pouvait-il demander au capitaine ?

— Naturellement.

Je n'imaginai pas que cela pût lui être refusé. Il me quitta, revint bientôt :

— Le capitaine n'a pas voulu. Il a raison, il a raison !

Mais sur son visage se peignait une désolation affreuse. Il poursuivait :

— Et, savez-vous ? Il assure que ça ne m'aurait servi à rien, que le village doit être évacué parce... parce qu'il est... sur la rive droite !

Il s'arrêta au bord du chemin :

— Ah ! Dreher ! Voyez-vous, non, je n'aurais pas cru... qu'on aurait laissé, qu'on aurait...

— Venez, mon lieutenant.

Je l'entraînai. Il me suivit comme un enfant; il ajouta :

— Vous, vous, n'est-ce pas, vous me comprenez, vous qui êtes Lorrain aussi... Le capitaine me disait que là-bas, vers Lunéville, on a dû reculer également, les laisser entrer chez nous...

Coincidence saisissante... Ce fait qu'il m'apprenait là, j'en avais eu le pressentiment; j'avais confusément roulé cette appréhension toute la nuit... Emberrméni ! Emberrméni ! Me l'étais-je assez, de tout temps, répété, que je n'éprouvais nul particulier attachement pour ce hameau où le hasard, le hasard seul, m'avait fait naître... Je n'y avais pas remis les pieds depuis dix ans. Nous ne conservions le domaine que par piété envers le passé. Pourquoi évoquais-je, soudain, avec une frappe nette, la maison blanche aux verts volets, le grand sapin sous l'ombrage duquel on dressait souvent le couvert ?... D'autres images furent rappelées : le bassin d'où nous cherchions toujours à retirer les poissons rouges (j'y étais tombé deux fois); la chambre d'enfants où l'on se battait au pistolet Eureka; l'esplanade du croquet (maman se mettait avec moi contre mon père et Victor)... Victor ! Maman ! O chers fantômes ! Là-bas reposait mon enfance morte, avec les êtres disparus. Ce point du monde était pour moi un centre unique d'émotions. Je fis le vœu d'y retourner m'imprégner de tristesse et de charme... Mais un nuage s'interposait : saccagée, peut-être, la vieille demeure ! Abattu, le grand sapin ! Révolté, je ressentais la secousse d'une rancune individuelle. Mon cœur se contractait : on verrait !

LES CONTES D'EXCELSIOR

UN POLTRON

Léon Muret était poltron de naissance, lamentablement, irrémédiablement poltron. On l'avait vu, lors de sa prime jeunesse, « encaisser » piteusement les coups de poing de galopins plus petits que lui, et pleurnicher doucement, au lieu de venir à la riposte. Une de ses grandes frayeurs d'adolescent avait été causée par un paon, qui gîtait dans une volière voisine de la maison paternelle et dont le cri aigu reproduisait vaguement le prénom du jeune Muret. Comme ce dernier avait soigneusement cultivé sa tendance naturelle à la terreur par la lecture d'œuvres où les fantômes jouaient le principal rôle, il n'était pas éloigné de croire que la voix mystérieuse qui l'appelait provenait d'outre-tombe. Et longtemps après, lorsqu'il retournait, aux vacances, dans la ville natale, il ne pouvait passer auprès de la maison du paon sans éprouver, bien qu'il sût à présent combien étaient chimériques ses effrois de jadis, un petit frisson tout à fait désagréable.

D'ailleurs, en grandissant en âge, il n'était point devenu brave; il s'en fallait même de beaucoup. Quand il revenait du théâtre et qu'il parcourait les rues sombres qui menaient à son domicile, il grelottait de peur et prenait, de loin, pour de redoutables apaches, les bons bourgeois attardés qui suivaient le même chemin que lui. Il n'aurait su dormir dans une chambre sans lumière: l'ombre se peuplait, pour lui, de spectres et de larves, et il claquait des dents, dès que sa lampe s'éteignait.

Indépendamment de ce grave défaut, Léon Muret était, au demeurant, un fort brave homme, honnête, doux, courtois et généreux. Il avait le louis facile et ses camarades l'exploitaient volontiers; au surplus, sa timidité et sa crainte des complications l'empêchaient, en toutes circonstances, de dire « non ». Et pourtant il était loyal et sincère. Sa politesse raffinée, si elle s'opposait à ce qu'il dit des choses désagréables à son prochain, n'allait pas jusqu'à l'obliger à mentir: il se taisait, tout simplement...

Vers sa trentième année, il devint amoureux d'une petite Parisienne, jolie, élégante, spirituelle et moqueuse, et il la demanda en mariage. Comme il était d'une famille fort honorable et qu'il avait une situation de fortune assez enviable, les parents de Jacqueline accueillirent favorablement la demande, que fit, selon les rites établis, le père de Léon Muret. Mais Jacqueline elle-même, qui connaissait la réputation non usurpée de poltronnerie qui flétrissait son prétendant, lui rit au nez et répondit tout net qu'elle l'épouserait très volontiers, lorsqu'il aurait prouvé, par des actes, qu'il pouvait, à l'occasion, se montrer courageux. Les parents de la jeune fille s'efforcèrent de lui démontrer qu'on ne trouvait pas tous les jours un parti aussi avantageux; que, d'autre part, les très réelles et très solides qualités de Muret compensaient

largement son petit travers, et qu'enfin, au vingtième siècle, ère de pacifisme, un bon garçon, qui n'est ni joueur, ni buveur, ni débauché, est infiniment plus appréciable qu'un paladin désuet.

— Tu serais bien avancé, disait la mère, d'épouser une espèce de don Quichotte, qu'on te ramènerait un jour avec une bonne fluxion de poitrine parce qu'il se serait jeté à l'eau pour repêcher un désespéré, ou avec une jambe cassée parce qu'il aurait arrêté un cheval emballé!

Mais Jacqueline répondait invariablement:

— Jamais je n'épouserai une « poule mouillée »!

Et Léon Muret, tout attristé, maigrissait, jaunissait, perdait le boire et le manger, tant il avait de peine, mais sans que l'idée lui vint un instant de conquérir le cœur de Jacqueline en donnant une preuve de bravoure.

En dépit des dissertations des parents de Jacqueline quant au vingtième siècle, ère de pacifisme, la guerre éclata. Muret partit; il ne put pas congé de Jacqueline. A quoi bon? Il se connaissait trop pour croire que la guerre pourrait le transformer et il avait le sentiment qu'il serait un soldat à peine médiocre, très loin, donc, de l'idéal de bravoure qui, plus que jamais, était celui de la jeune fille.

Il partit, sans enthousiasme, certes, mais avec moins d'appréhension qu'il ne l'avait craint tout d'abord. Sans doute, l'ardeur qui animait ses compagnons d'armes avait-elle quelque chose de contagieux, mais le fait est que Léon Muret fut tout surpris de ne pas s'évanouir à la première détonation.

Et il connut les affres de la retraite, les étapes doublées, l'absence de ravitaillement, les marches de nuit, qu'il fallait faire, le ventre vide et le cerveau en folie, sous la menace de l'envahisseur. Lorsque nos armées, enfin victorieuses, reprirent l'offensive et commencèrent à refouler les Barbares, Muret suivit machinalement ses chefs et ses camarades, constamment transi de peur, mais incité, par cette peur elle-même, à ne jamais rester en arrière, tant sa terreur de la solitude était grande, et comme s'il eût trouvé dans la présence d'autres Français, courageux ceux-là, un réconfort et une protection. Et puis, ce fut la guerre de tranchées, le piétinement dans la boue, la garde au créneau pendant la nuit, les angoisses des bombardements, alors que les hommes, accroupis dans la cagna incertaine, attendent, sans défense, la mort. A ce régime, Léon Muret, assurément, ne se changea pas en héros; mais il s'étonnait, néanmoins, de voir que sa sensibilité s'émoussait un peu, grâce à l'accoutumance, et que ses nerfs résistaient mieux qu'il n'aurait osé l'espérer...

Cependant, Jacqueline, infirmière dans un hôpital de Paris, donnait aux blessés la douceur de ses soins et la grâce de son sourire. Parfois, elle pensait à son prétendant de naguère, mais c'était pour s'affirmer à elle-même qu'il devait piteusement se conduire, et pour le mépriser, en le comparant aux braves qu'elle soignait. Et voici qu'un jour, on amena, sur un brancard, grièvement blessé, l'homme qu'elle jugeait ainsi. Elle songea: « Il a peut-être été touché

en fuyant... », et le soigna, comme c'était son devoir de le faire, sans plus.

Mais, le lendemain, elle vit entrer le médecin-chef de l'hôpital, qui accompagnait un général; et ce général épingla sur la chemise de Léon Muret la médaille militaire et la croix de guerre, après avoir lu une citation émouvante, d'où il découlait que le soldat Muret avait été blessé, au cours d'une mission très dangereuse, qu'il accomplissait comme volontaire.

Après le départ du général, Jacqueline s'élança vers le lit de Léon, les yeux mouillés de larmes d'admiration et de remords, et elle allait parler, quand le blessé l'arrêta d'un geste:

— Ne dites rien, ma chère Jacqueline, prononça-t-il péniblement; je ne suis pas devenu brave, hélas! Et je devrais refuser ces médailles, car, si j'ai demandé cette mission, c'était pour ne pas rester dans la cagna... Il y avait des rats, dans la cagna, et moi, vous savez, j'ai toujours eu peur des rats!

— Qu'est-ce que ça peut faire, clama Jacqueline, si vous n'avez pas peur des Boches!

Et, ce jour-là, ils se fiancèrent...

Léon Groc.

L'enseignement par le cinématographe

Le principe n'est plus discuté, mais l'application reste lointaine.

On s'est trop hâté d'annoncer, avec la rentrée des classes, l'innovation de l'enseignement par le cinématographe. Pouvoir illustrer le cours du maître par des projections, représenter en leur réalité les faits que la parole n'évoque qu'abstraitement apparaît comme un complément précieux d'instruction. Le principe n'en est plus discuté, mais la réalisation nécessitera sans doute quelques mois encore.

Cette question du cinématographe, nous a affirmé un haut fonctionnaire de l'enseignement, avait été presque résolue les derniers mois de la paix et des installations étaient même commencées dans divers établissements. La prolongation du conflit oblige à une reprise générale des activités. Sous l'instigation du ministre de l'Instruction publique, qui s'intéresse à la réussite de cet ancien projet, une commission a été nommée; la ligue de l'enseignement par le cinématographe a agi de son côté et l'on a pu croire que l'année scolaire 1916-1917 serait « l'année du cinéma ».

« La commission s'est subdivisée en trois sous-commissions, qui ont travaillé. Elles ont étudié l'application du cinématographe aux démonstrations de physique, de géographie, d'histoire, et l'accord entre les membres est presque complet. Un rapporteur doit être nommé incessamment. « Seulement, de nombreuses installations de ce genre comportent des frais qui peuvent paraître dispendieux actuellement. Aucun crédit n'est inscrit au budget. Et un vote du Parlement seul peut autoriser des dépenses nouvelles... »

L'enseignement par le cinématographe connaîtra donc toutes les étapes des grandes réformes.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 13 OCTOBRE 1916

6

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Dans le bois. Au coin du bois.

Le flot de la province avait gonflé sa population, et les éléments divers de toutes les contrées les plus lointaines du centre, confondus avec les vieux Parisiens d'origine, donnaient à la capitale cet aspect, qu'elle a conservé, d'une ville résumant le pays tout entier, parce que toutes les physionomies et tous les types s'y retrouvent.

Paris, désormais, était la France, gouvernait la France vivante, pensait, s'émouvait, s'enthousiasmait pour la France.

Le Directoire fut le début de cette métamorphose, un gigantesque mouvement de centralisation, un entraînement bousculé, amusé, insouciant, entre le prodigieux et le sublime, entre la Terreur et l'Empire.

Le Directoire est une époque unique. L'ancien régime lui donna ses derniers élans d'esprit, de caprice et de grâce légère, en même temps que l'héroïsme républicain, l'éveil du patriotisme militaire, un furieux appétit de gloire allumé dans les âmes plébéiennes virilisaient l'atmosphère.

Nicolas Blanvalet, dès son entrée dans Paris, le soir, ressentit cette impression étrange de désordre et de plaisir.

Le peuple, comprimé, aigri, désespéré, des dernières années du règne de Louis XVI avait fait

de Paris une morne ville; la période terroriste en avait fait une cité d'enthousiasme sauvage; la réaction thermidorienne, le Directoire, en faisait une ville de joie.

Partout, des cabarets, des restaurants, des bals, des maisons de jeux, une police insuffisante, des figures louches, de jolies femmes allant à pied, des jeunes gens qui les interpellaient, une galante camaraderie entre les deux sexes, des querelles pour un brelan ou pour une tresse blonde, des carrefours où l'on pérorait, des chansons s'élevant de toutes les guinguettes, des coups, des couples et des couplets.

C'était le Directoire.

A travers les rues mal éclairées, l'homme mystérieux qui connaissait si bien les bois et savait se guider au milieu de leurs sentiers savait également se conduire dans cette autre forêt, la ville, sans demander à personne son chemin.

Il descendit des Porcherons, longea le boulevard jusqu'à la rue Montmartre, puis il prit la rue de la Fromagerie, contourna les Halles et, s'enfonçant dans le dédale des rues qui avoisinent le quai de la Mégisserie, il arriva à la Seine.

Il se faisait tard. La nuit était douce.

Nicolas Blanvalet venait de fournir une longue randonnée, mais il était un marcheur infatigable. Son pas était régulier. Il allait à longues enjambées bien rythmées, plantant sur les jarrets. Il ne semblait pas chercher un logis.

Depuis son entrée dans Paris, une singulière tranquillité l'envahissait. Il respirait à l'aise.

Personne ne l'avait questionné aux portes. Il se sentait en sécurité. Il hésita un instant, il suivit le quai.

Il était devant le Louvre.

Son pas se hâta encore. Là, au lieu de contempler le palais, ses yeux se baissèrent.

Il dépassa les maisons qui encombraient alors la cour du Carrousel. Il descendit vers la rive.

Il était devant les Tuileries.

Il s'arrêta.

Le fleuve coulait à ses pieds. Le lieu était désert.

Nicolas Blanvalet poussa un profond soupir de soulagement comme un homme arrivé au terme de son voyage.

Cette fois, Nicolas Blanvalet se tourna vers l'ancienne demeure des rois.

Debout sur la rive, il voyait le pavillon de Marsan, et les jardins. Longtemps il demeura en contemplation devant l'architecture imposante dont la lune silhouettait les proportions harmonieuses.

Ses genoux ployèrent sous lui. Le front incliné devant le tragique palais abandonné par le feu roi cinq années auparavant, il fit une prière.

Invocation pour les vivants et pour les morts: nulle parole ne sortit de ses lèvres.

Dans la douce nuit de printemps, Nicolas Blanvalet pria longuement, comme s'il faisait devant Dieu sa confession, l'examen de sa vie, l'aveu de ses espérances; comme s'il demandait au maître des choses, des hommes et des événements son aide toute puissante pour une grande entreprise.

Sa prière achevée, il descendit vers l'eau et il y vint baigner ses mains et sa figure.

Nicolas Blanvalet était un simple, et un solide gaillard. Qu'avait-il besoin d'un logis, d'un lit, de draps pour reposer son corps vigoureux, qu'aucun effort ne devait lasser?

Sa prière faite, il éprouvait le réconfort d'une puissante allégresse. Il étira ses bras vigoureux, étendus de toute leur longueur de chaque côté de sa poitrine comme les deux maîtresses branches d'un chêne. Il releva son front tétu. Ses jarrets roidis firent saillir la musculature de ses jambes. Ses pieds, larges, se cramponnèrent au terrain.

Il prenait possession de Paris. Il s'implantait

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Jeu en matinée, premier spectacle d'abonnement des quinze classiques de la saison 1916-1917.

Toutes les places sont occupées; il ne reste pas le moindre strapontin. Au programme : *Le Cid* et *Les Fourberies de Scapin*. L'événement du jour c'est la rentrée d'Albert Lambert fils. Quand il paraît, personne ne bouge; on n'entend pas un seul bravo. Cela ne m'étonne point. Quand la fièvre — heureusement bénigne — qui éloigne Mlle Leconte de la scène pour quelques semaines sera enfin calmée, le jour où l'exquise comédienne nous reviendra, les applaudissements, j'en suis certain, partiront tout seuls de toutes parts. Mais les abonnés n'ignorent pas la cause de l'indisponibilité d'Albert Lambert fils durant le mois dernier; ils ne peuvent être touchés par les suites — d'ailleurs peu graves — d'un accident survenu en de semblables circonstances. Pourtant, leur sentiment une fois manifesté, il ne tiendront pas rigueur à l'excellent tragédien. Après les stances ils le rappellent deux fois; ils l'acclament longuement à la fin du récit, qu'il termine avec une belle fougue romantique; à la suite de l'admirable scène du quatrième acte, le succès grandit en ovation; Albert Lambert fils et Mme Weber doivent revenir cinq fois! Enfin, mon cher Lambert, vous avez repris votre poste, c'est parfait; puisque votre présence est « indispensable pour le grand répertoire classique » j'espère que vous veillerez sur une existence qui nous est précieuse et que vous saurez éviter à l'avenir toutes les occasions de mal « tourner »!

Roger Gaillard joue Don Sanche pour la première fois. Fort beau d'aspect, sa chaleur juvénile est sincère; malheureusement il s'avise de tirer l'épée lorsque Don Sanche s'offre pour combattre Rodrigue; peu habitué au maniement de cet... accessoire, il doit s'y reprendre à deux fois, et l'on sourit. Le jeune artiste se rattrape en faisant applaudir son couplet final.

Emile Mas.

BERTHE BADY AU THEATRE DES ARTS

Celle que l'on a appelée la Duse française, Mme Berthe Bady, reprend ce soir, au Théâtre des Arts, pour une courte série de représentations : *la Seconde Mme Tanqueray*, de M. Arthur W. Pinero. C'est en 1904 que Mme Berthe Bady créa le rôle à l'Odéon, et l'on savait déjà que la pièce avait eu, en Angleterre, un nombre éloquent de représentations.

De cet auteur, qui débuta comme comédien chez Irving, le Vaudeville donnait en 1908 : *la Maison en ordre*, et l'on a dit de M. Pinero que grâce à lui le théâtre anglais avait repris sa place dans la littérature européenne.

Nous avons vu Mme Berthe Bady au sujet de *la Seconde Mme Tanqueray* : « Je suis fort éprise du personnage, nous a-t-elle confié; il est tout à fait curieux, passionné, divers et personnel. On est tenté parfois de dire de Paula : « C'est une toquée », et on l'aime parce qu'elle a, au plus haut point, les forces et les faiblesses de la femme. Plus je fouille ce rôle, plus je découvre en lui une beauté vivante, profondément humaine et vraie. »

sur le sol de la grande ville, dans un élan de sa nature physique, après l'élan de son être moral.

Il ne chercha pas longtemps une place pour son repos. Dans un coin, entre deux grosses pierres, il fit sa couche. Son paquet placé sous sa tête, la face tournée vers le ciel, il ferma les yeux.

Deux profondes inspirations, et il était tombé dans un sommeil profond.

Le sommeil est une mémoire irrésistible, multiple et foudroyante dans quoi s'assemblent les images précises, rapides, agissantes, mouvantes, évocatrices, recréant la vie. Tout le mystère de la pensée appartiendra peut-être à celui qui expliquera le mécanisme de nos rêves qui sont de l'action échappant au temps et à l'espace, dédoublant l'individu et faisant surgir la seconde moi que recèle tout homme.

Nicolas Blanvalet rêvait...

Son second moi, dans son rêve, porte un nom!

Il s'appelle Ignace Champoz. Il est garde suisse de Sa Majesté le roi Louis XVI.

L'époque où se meuvent les images de son rêve est parfaitement précise. C'est la nuit du 10 août 1792...

Ignace Champoz, depuis quatre ans, porte le rouge uniforme de Sa Majesté. C'est un bon soldat, ponctuel, respectueux, aimé de ses camarades et estimé de ses chefs.

Il vient de Morges, dans le canton de Vaud. Pauvre et sans état, le recruteur l'a pris pour sa belle taille. Dans le régiment des Suisses, il a retrouvé des « pays ». Les officiers qui le commandent sont des compatriotes et parfois s'adressent aux hommes dans leur patois.

Ignace n'a subi que peu de punitions.

Il fut mis un jour sur le cheval de bois pour s'être enivré. On l'avait défilé de boire « comme un Suisse » dans une guinguette de Courbevoie, où

De fait, Mme Berthe Bady a poussé si loin la sincérité, qu'elle est devenue directrice de théâtre pour l'amour désintéressé de son art. Le cadre qu'elle a choisi évoque le souvenir de Robert d'Humières, traducteur de la pièce, un des premiers grands morts de cette guerre, lettré délicat qui fit une fort intéressante tentative de décentralisation artistique sur cette même scène où M. Rouché, directeur de l'Opéra, tenta aussi une œuvre dont on n'a pas perdu le souvenir.

De tels précédents étaient bien faits pour encourager Mme Berthe Bady, qui s'est jetée dans l'action avec une fièvre magnétique.

La célèbre tragédienne n'ignore aucune des difficultés qui lui sont créées par les temps actuels, mais la vie ne vaudrait pas d'être vécue si elle ne mettait sur notre voie que des triomphes trop faciles. Après nous avoir fait part de ses projets, de ses espoirs, Mme Berthe Bady conclut : « Jamais je ne me suis sentie plus en possession de mes moyens, plus prête à me laisser gagner par l'émotion de mon jeu, plus disposée à être sincère dans un rôle qui m'enthousiasme. Vous verrez. »

Une pièce qui est tenue pour un chef-d'œuvre, une interprète incomparable, voilà plus qu'il ne faut pour assurer au Théâtre des Arts une brillante réouverture.

LE THEATRE DES POILUS

Nous connaissons déjà le Théâtre aux Armées. Voici que vient de naître, dans le 37^e corps d'armée, le Théâtre des Poilus. Sa devise est : « Par les Poilus, pour les poilus », et il s'est donné pour mission de compléter, dans le secteur qu'il occupe, l'œuvre du Théâtre aux Armées.

La troupe, composée d'artistes appartenant aux unités du front, donne ses représentations dans les bivouacs ou cantonnements de seconde ligne, là où aucune troupe venue de l'arrière ne saurait s'aventurer.

Le Théâtre des Poilus est dû à la généreuse initiative du général T..., commandant le 37^e corps d'armée. Le directeur impresario en est l'adjudant Courcel (Paul Clérout), notre sympathique confrère, directeur de *Marmite* et chansonnier montmartrois. Il compte trois artistes... sociétaires : Marvini, la basse chantante de l'Opéra; Polian, le Fregoli parisien, et Rivier, compositeur de musique. D'autres artistes du front prêtent éventuellement leur concours au Théâtre des Poilus : Brunot, sociétaire de la Comédie-Française; Gilly, de l'Opéra-Comique; Pierre Garnot, chansonnier; Frank, de l'Apollon; Boris, de la Scala; Rochebrunne, de l'Edouard; Charlet, le comique rémois, et les musiciens Etcheopare, Minssart, Perrachio, Joly, Colombier et Sarres.

Un très joli programme, dû au crayon d'un artiste de la tranchée, le peintre Deslignères, présente spirituellement la troupe au public. Outre des chansons et monologues, il comprend en ce moment une revue inédite de Paul Clérout : *Faut pas s'en faire*!

Pendant le mois de septembre, plus de douze mille poilus ont applaudi ce programme.

Les artistes du Théâtre des Poilus méritent qu'on les aide et qu'on les encourage. En mettant ainsi leurs talents si divers au service de leurs camarades, en allant les distraire, malgré les difficultés nombreuses, ils font une œuvre très belle. Ils leur font oublier les moments pénibles, ils chassent le cafard et contribuent, en les faisant rire, à les acheminer peu à peu vers la victoire.

Aux Matinées nationales. — Après-demain, à 2 h. 30, à la Sorbonne, deuxième matinée nationale avec le concours de Mlle Yvonne Gall, M. Lestelly, de l'Opéra; M. Léon Bernard, de la Comédie-Française, et M. Lazare Lévy, l'éminent pianiste. Au programme : l'admirable *Symphonie en ré mineur*, de César Franck; le *Discours sur des chansons russes*, d'Henri Rabaud, etc., la première audition des *Chansons écossaises* de Paladilhe, orchestrées par Henri Büsser, qui conduira l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. L'allocution sera faite par M. G. Mesureur, ancien

ministre, directeur de l'administration générale de l'Assistance publique à Paris.

Aux Capucines. — C'est mardi prochain 17 octobre qu'aura lieu la réouverture du théâtre des Capucines, toujours si impatiemment attendue, et que M. Armand Berthez a voulu plus attrayante que jamais. Aussi a-t-il demandé une revue en deux actes et trois tableaux à MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, *Tambour battant*!, une comédie en un acte à M. Maurice Hennequin, *le Plumeau*, et un prologue à M. André Debourgès, *Pan! pan! au rideau*, qu'il a montés avec le soin artistique dont il est coutumier et qui seront interprétés par les vedettes les plus aimées du public. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette réouverture, qui sera des plus brillantes.

On peut louer dès à présent pour la première représentation et les suivantes.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

A L'OLYMPIA (direct. Raph. Beretta). — Aujourd'hui changement de programme. Nibor, Lise Heilly, Fernandez-Suzy-Darbelle, Suzanne Valroger, Clara et Alberta, la troupe Ben Omar, Lolo Lolo Lolo, Rialdos, Torino, Gungling Jay, Hanna trio. Le plus beau spectacle de music-hall. Tous les jours, 1 fr. en matinée. Soirée : 1, 2, 3 fr.

AU GAUMONT-PALACE.

« L'OR DE L'AVARE », « LE POETE ET SA FOLLE AMANTE »
L'Or de l'avare et le Poète et sa folle Amante se partageront l'égal faveur du public.

De nombreuses attractions, des films de voyage et d'actualité précèdent un merveilleux document sur nos fusiliers marins.

Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi et merc., à 2 h. 1/2, continuation des grandes matinées populaires à tarif réduit (0 fr. 30 à 1 fr.) avec Severo Torelli.

OMNIA PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

La deuxième partie des *Deux Gosses* va faire pleurer tous les spectateurs. Vera Sergine et les deux petites Fromet sont émouvantes au possible. Heureusement que Prince est là pour faire rire ensuite dans *Rigadin veut placer son drame*. On verra aussi un drame, *le Roi de l'éclair*, tout à fait puissant. Les actualités de la guerre, les voyages, etc., complètent un superbe programme digne de ce magnifique établissement et de sa clientèle.

VENDREDI 13 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 15, *Blanchette*, *Boubouroche*.
Opéra-Comique. — Samedi, *Curien*.
Odéon. — A 8 h. 15, *Monsieur le Directeur*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).
Châtelet. — Mercc., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*.
Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravot* (mat. dim.).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra. 72-21.)
Théâtre des Arts. — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady).
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca gaze*.
Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
Jeunesse. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Th. Sarah-Bernhardt. — Sam., à 8 h., *la Dame aux camélias*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Petite Bohème*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *L'Or de l'avare*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, merc., mat. popul. à tarif red. Progr. spécial.
Omnia-Pathe. — *Les Deux Gosses* (2^e partie); *Rigadin veut placer son drame*. Actualités militaires.

se trouvait sa caserne, et, pour prouver qu'il était de force, il avait vidé un tiers de barricade.

L'orgueil du pays était en lui.

Il avait manqué l'appel et gâté ses effets. Il avait bu sans soif, car d'ordinaire il était sobre et ses chefs qui le punirent avaient été surpris de cet écart.

Un autre jour, il avait encore chevauché la fâcheuse monture. Cette fois, avec deux fusils attachés à chaque pied.

La faute était grave. Il s'était battu avec un garde-français, à Paris, et lui avait, d'un coup de sabre, coupé l'oreille.

Le garde l'avait insulté, menacé : Champoz n'avait d'abord rien dit, confiant dans sa force, et pacifique.

Mais le garde insolent avait porté la main sur lui et lui avait déchiré un beau col blanc, don d'une amie.

Ignace avait réclamé le prix du col. Tout se paie pour un honnête Suisse paisible et qui ne veut point d'affaire.

Le garde, alors, l'avait traité de lâche en disant que, couleur des écrevisses, les gardes suisses « allaient toujours à reculons ». Ignace avait dégainé, et, après un furieux moulinet, d'un coup de banderole, il avait et détaché l'oreille de l'insolent et fendu l'épaule.

Le garde était tombé. On était intervenu. Ignace avait été remis à une patrouille. Il fallait faire un exemple, et il dut monter encore sur le cheval de bois.

Mais Ignace ne s'était pas plaint. Il avait réglé son compte au garde-français. Il payait le sien.

Ignace avait une âme juste et droite. Il ne voulait offenser personne, mais, si quiconque lui faisait tort, une irrésistible impulsion le poussait à rendre coup pour coup.

Dans son esprit, tout devait se payer exactement. Depuis l'affaire du garde-français, pensant que

l'oisiveté lui était dangereuse, il avait décidé d'occuper ses loisirs. Les soldats de l'ancien régime, en dehors des revues de parade et des gardes, étaient assez peu occupés et exerçaient des métiers durant leurs heures nombreuses d'inaction. Ignace Champoz trouva à s'engager comme aide-jardinier chez un maraîcher.

Un jour, il brisa sa montre. Pour ne point payer d'horloger, car il était économe, il la démontra lui-même. Incapable de la remonter, il dut pourtant la porter à un horloger. Celui-ci, frappé de la manière adroite dont Ignace avait dévissé chaque pièce, le questionna. L'horloger n'avait plus d'apprenti. Ignace avait l'air doux, docile, et était d'une stature imposante. La présence du soldat soignait une sauvegarde.

Il demanda au Suisse s'il ne voulait pas essayer d'apprendre à réparer les montres et les horloges. En six mois il en saurait assez. Il paierait ensuite cet apprentissage.

Ignace Champoz, selon sa conception, comprenait très bien que tout se paie. Il accepta le marché. Et le garde suisse, attentif et diligent devant l'établi de l'horloger, fut bien vite au courant du mystère des ressorts, des roues dentées et des balanciers compensateurs.

Ce nouvel état lui plaisait mieux que celui de manœuvre chez le maraîcher.

Il restait un soldat et se sentait devenir un bourgeois.

La rectitude un peu machinale, mais parfaitement nette, de son jugement se plaisait aux combinaisons de la mécanique — un mouvement en entraînant un autre, multiplié ou ralenti, mais avec la fatalité de la Force.

Ignace n'était pas philosophe pour méditer sur les problèmes de la statique et de la dynamique.

(A suivre.)

TRIBUNAUX

L'affaire Drecoll-Leclère en référé

Mme Leclère, employée de la maison Drecoll, accusée d'avoir commis des détournements au préjudice de celle-ci, avait été condamnée par le tribunal correctionnel à six mois d'emprisonnement. Elle devait en outre restituer à la maison Drecoll, qui s'était portée partie civile, les sommes détournées. Mme Leclère fit appel de ce jugement, et, le 9 septembre 1916, la Cour se déclarait d'office incompétente sur les faits de la poursuite, ceux-ci, au cas où ils seraient établis, étant non pas délictueux, mais criminels, et ne devant être jugés que par la cour d'assises.

Sur la non-recevabilité du renouvellement de la constitution de la partie civile, que soutenait M. Jacques Bonzon au nom de sa cliente, l'arrêt précisait « qu'il n'y avait pas lieu de statuer sur les dernières conclusions prises tendant à la non-recevabilité de la Société Drecoll, qui ne sauraient être soumises qu'à la juridiction compétente ».

Mme Leclère, désireuse de donner au débat soulevé par elle toute son ampleur devant la cour d'assises, demandait, hier, par l'organe de M. Jacques Bonzon, au tribunal des référés, la nomination d'un expert-comptable qui, contradictoirement avec les parties, aura pour mission de rechercher tous les faits qui seraient de nature à établir si la maison Drecoll est sincèrement anglaise, ou si elle n'est pas en réalité autrichienne.

Par voie de conclusions, M. Bonzon produisait un certain nombre de faits allégués par Mme Leclère à l'appui de ses prétentions.

Le tribunal a décidé de renvoyer son jugement à quinzaine pour avis du Parquet.

Faits divers

Les drames du désespoir. — Hier matin, à 10 h. 1/2, à la suite d'une discussion, la nommée Alice Gay, âgée de vingt-quatre ans, demeurant 45, rue des Grands-Champs, s'est jetée dans le fossé des fortifications, boulevard Davout.

Elle a été transportée, dans un état très grave, à l'hôpital Saint-Antoine.

Un employé de commerce, M. Jules Berthaud, âgé de vingt-deux ans, demeurant 82, rue du Gaz, s'est frappé d'un coup de rasoir à la gorge. Il a été admis à l'hôpital de la Pitié.

Tombé d'une fenêtre. — Dans la matinée d'hier, vers 11 heures, le jeune Marcel Delamontagne, âgé de huit ans, dont les parents sont domiciliés 47, rue Basfroi, est tombé d'une fenêtre du premier étage.

Grièvement blessé, il a été transporté à l'hôpital Trousseau.

Accident mortel. — A 11 heures, hier matin, en face du numéro 63 de la rue Manin, le charretier Jules Desmaret, âgé de soixante-six ans, demeurant 120, rue Petit, a été renversé par un tramway de l'Est-Parisien.

Le malheureux fut traîné sur un parcours de 30 mètres environ, et, lorsqu'on le dégacha, il avait les jambes coupées. Il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Arrestation d'un déserteur. — Un soldat déserteur, Lionel Kapenhague, âgé de vingt-cinq ans, a été arrêté à Etampes, près de Saint-Brieuc, et ramené à Paris où il a été mis hier à la disposition du Parquet.

Il est l'objet de nombreuses plaintes en vol émanant de bijoutiers parisiens, Lionel Kapenhague, pour mieux capter la confiance de ses victimes, arborait des décorations et portait l'uniforme d'officier.

Remise de décorations

Une prise d'armes a eu lieu, hier après-midi, à 2 heures, dans la cour d'honneur des Invalides.

Le général Cousin a remis, avec le cérémonial d'usage, 5 croix d'officier de la Légion d'honneur, 12 croix de chevalier, 136 médailles militaires, 18 croix de guerre et 2 croix de Saint-Georges à des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués.

Communiqués

Dimanche 15 octobre 1916, à 2 heures 1/2, M. André Chéradame fera, à la mairie du seizième arrondissement, une conférence sur : *Le Problème de l'Europe centrale et la victoire des Alliés*.

La Croix-Rouge Britannique reprend ses cours de « Nursing » le 25 septembre, de 5 heures à 6 heures. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire 32, avenue d'Iéna.

L'Association catholique des Oeuvres de Protection de la Jeune Fille ouvrira le 16 octobre prochain des cours pour la formation de gouvernantes françaises. — S'adresser à la secrétaire du Comité de Paris, 70, r. Denfert-Rochereau (14^e).

La Société Frédéric Chopin se réunira dimanche prochain 15 octobre devant la tombe du grand compositeur et patriote polonais pour célébrer le 67^e anniversaire de sa mort. Après les discours de MM. Camille Le Senne, président, Edouard Ganche, directeur de la Société, et W. de Gasirowski, directeur de *Polonia*, Mmes Charlotte Mute et Guinardel diront un poème de M. Camille Le Senne. Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver à 10 h. 1/2 devant l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, vendredi 13 octobre : Saint Edouard; demain : Saint Calixte.

A 10 heures, Service à la mémoire des Soldats et Marins originaires de Saint-Denis tombés au champ d'honneur (Basilique de Saint-Denis).

A 3 heures, Séance à la Chambre des Députés.

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. M. Page, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, vient de rentrer à Londres venant d'Amérique.

MARIAGES

On annonce les fiançailles de Mlle Suzanne Wartel-Desmytère avec M. Louis-Robert de Thiac, pilote aviateur.

NAISSANCES

La comtesse Henri d'Andigné, née d'Evry, vient de mettre au monde un fils, qui a reçu le prénom de Guy.

La comtesse de Montalembert, née Anthénaise, a mis au monde un fils : Michel.

Mme Henri de Bazelaire de Rappierre, femme du capitaine du 6^e colonial, tombé au champ d'honneur, est mère d'une fille : Marie-Joséphine-Henriette.

La marquise de Créquy-Montfort de Courtivron a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Roger.

DEUILS

Morts pour la France :

Antoine Masson, commandant du 4^e groupe du 37^e d'artillerie. — Charles Lehmann, capitaine d'infanterie, engagé volontaire, mort à soixante-trois ans. — Emile Keller, capitaine au 37^e d'infanterie. — Georges Gosselin, lieutenant au 224^e d'infanterie. — Charles Baly, sous-lieutenant de chasseurs alpins. — Jules Bardou, sous-lieutenant, fils du maire de Perpignan. — Désiré Bianco, pupille du 58^e d'infanterie coloniale, cité à l'ordre du jour, mort à treize ans, aux Dardanelles.

Des messes seront dites toute la matinée du samedi 14 octobre 1916, en l'église Saint-Philippe du Roule et à la Chapelle du Corpus Christi (avenue de Friedland, 23), ainsi qu'à la Chapelle espagnole (rue de la Pompe, 51 bis), pour le repos de l'âme du marquis de Casa-Riera.

Mardi dernier est mort à Nice le poète Henry de Fleurigny, ancien officier de cavalerie, auteur très apprécié des « Vers de Bohème », des « Fresques Galantes », « La Félure », etc.

Nous rappelons que les avocats à la Cour d'appel de Paris tiendront le 28 octobre courant une réunion confraternelle dans la grande salle de leur bibliothèque, pour honorer la mémoire des cent vingt-deux membres du barreau parisiens, morts au champ d'honneur. M. Théodor, le bâtonnier de Bruxelles, assistera à cette cérémonie où le président de la République et M. Henri-Robert prendront la parole.

Nous apprenons la mort :

De Mme de Cuers, femme de notre confrère M. René de Cuers, infirmière principale bénévole de l'hôpital Dupleix de Joulès-Tours, morte victime de son dévouement aux blessés et aux malades.

De M. Amédée Guichard, président de chambre honoraire à la Cour d'appel de Caen, censeur de la Banque de France, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-neuf ans.

De Mme Morlière, femme du capitaine au front, et fille du docteur Langlet, maire de Reims, décédée à Paris.

De M. Hippolyte Salle, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Saint-Denis à quatre-vingt-huit ans.

De l'amiral sir William Kennedy, décédé avant-hier à soixante-dix-huit ans, à Londres.

Du commandeur José Gomes-Carneiro, banquier et industriel, auteur du projet de réforme monétaire de la Banque du Brésil, décédé à Rio-de-Janeiro.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Pour la Coupe Interfédérale. — L'un des matches les plus importants de la Coupe Interfédérale se disputera dimanche, à 2 h. 1/2, sur le terrain du 88, rue Olivier-de-Serres, à Paris, entre l'A.S. Française (U.S.F.S.A.) et l'Olympique (L.F.A.). Cette rencontre entre deux des meilleurs clubs parisiens s'annonce comme devant obtenir un grand succès, d'autant que les deux équipes seront composées en grande partie des internationaux les plus en vue.

AUTOMOBILISME

Le Grand Prix d'Hiver en Argentine. — Le Grand Prix d'Hiver, ouvert aux voitures de toutes classes et de tous pays, sur un parcours de 300 kilomètres de routes en assez bon état, a eu lieu à Buenos-Aires. Le circuit passait par Costelar, Ituzaingo, Merlo, Moreno, Lujan, San Antonio de Areco, Zarate, Pilar, Rodriguez, Costelar.

Sur 12 inscrits, 10 partants : 2 Studebaker, 2 Ford, 1 Panhard, 2 Mors, 1 Brasier, 1 Fiat, 1 Buick, toutes voitures de type commercial et de vente courante.

Résultats : 1. W. P. Robads, sur Studebaker, en 4 h. 25 m. 21 s.; 2. A. Castro (Fiat), en 4 h. 32 m. 2 s.; 3. A. Gibbs (Studebaker), en 7 h. 8 m. 21 s. — Catégorie voitures : 1. E. Maumus (Brasier), en 4 h. 37 m. 3 s.; 2. A. Magnasco (Mors), en 4 h. 56 m.; 3. E. Cossoulet (Ford), en 5 h. 11 m. 5 s.

La Bourse de Paris

DU 12 OCTOBRE 1916

Le marché s'est assez sensiblement raffermi aujourd'hui. Les réalisations ont été moins pressantes dans certains compartiments alors que par ailleurs se dessinait une reprise parfois appréciable des cours. C'est ainsi que le Rio s'avance de 1.775 à 1.793.

Nos rentes se retrouvent, le 5 % à 90, le 3 % à 61 60. Fonds étrangers peu négociés. Les établissements de crédit font bonne contenance. Grands Chemins Français, diversement traités; bien tenus dans l'ensemble. Lignes espagnoles, calmes. Seul le Saragosse s'est traité à 414.

En Banque, les Industrielles russes restent sur leurs positions de la veille. Fermeté des caoutchoutières.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 186; New-York, 583 1/2; Italie, 90 1/2; Barcelone, 588.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 123 1/2; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2; électrolytique, 142 1/2; étain comptant, 180; étain liv. 3 mois, 180 3/4; plomb anglais, 31; zinc comptant, 56; argent, l'once 31 gr. 32 d. 3/8.

La Crème Anglaise
CREAM BARKETT
ne graisse pas et empêche le
visage de luire et de briller;
son usage régulier donne un
teint idéalement pur, clair
et mat.
3.75. Pharm., Parfums, 6^e Magasins
Gros : 52, Cours Gambetta, Lyon

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties
de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui
supprime tout glissement sans serrer le mollet.
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE
UNE
SEULE COURBE
qui glisse toujours,
d'où obligation de
trop serrer le mollet.
La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons
de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne Paris.

L'application du
CARBURATEUR
ZÉNITH
à la presque totalité des avions militaires
leur a donné les qualités qu'ont les
milliers de voitures qui sont munies de
cet appareil scientifique.
Société du Carburateur "ZÉNITH"
Siège social et usines :
51, chemin Feuillat, LYON
Maison à Paris :
15, rue du
Débarcadere
Usines et succursales : Lyon, Paris,
Londres, Bruxelles,
La Haye, Milan,
Turin, New-York,
Detroit, Genève.
Le siège social
de Lyon répond
par courrier à
toutes demandes
de renseignements
techniques ou com-
merciaux.
Envoi immédiat
de toutes pièces.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

MALADIES INFECTIEUSES
Rhumes, Angines, Grippe, Tuberculose, Brûlures
Coupsures, Mal de la Peau et des Yeux, guéries par l'

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE
INDISPENSABLE pour la TOILETTE INTIME
Souverain contre Métrites, Pertes, Cancers, etc.
DESODORISANT PARFAIT
T^{me} Pharm. Prix : 3 fr. 50 le flacon pour 20 lit.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 5 et 11 Octobre 1916

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Communale 2,60 % 1899	323.091	150.000 fr.
Communale 2,60 % 1879	50.098	100.000 —
Communale 3 % 1880...	632.177	100.000 —
Communale 3 % 1891...	813.860	100.000 —
Foncière 3 % 1909.....	139.268	100.000 —
Foncière 3 % 1903.....	526.186	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6.054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Prix de l'abonnement : 1 fr. par an
à adresser : 49, rue des Capucines, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'hiver à la Côte d'Azur

1^{er} Billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes valables 33 jours, délivrés du 15 octobre au 15 mai dans toutes les gares P.-L.-M., aux familles d'au moins trois personnes, pour : Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-sur-Mer, La Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.
Prix : les deux premières personnes paient le plein tarif, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.

Faculté de prolongation d'une ou plusieurs périodes de quinze jours, moyennant un supplément de 10 % du prix du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.
Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 49, rue Cadet, Paris. — Volunard.

DEUXIÈME EMPRUNT

DE LA

DÉFENSE NATIONALE

Pour hâter la Victoire, souscrivez à l'Emprunt. La France compte que chaque Français fera son devoir, que chacun, dans la mesure de ses ressources, apportera sa contribution à la Défense nationale.

La nouvelle rente française 5 % *exempte d'impôts*, garantie contre toute conversion avant le 1^{er} Janvier 1931, est émise à 88 fr. 75 payable en quatre termes : 15 francs en souscrivant; 23 fr. 75 le 16 Décembre 1916; 25 francs le 16 Février 1917; 25 francs le 16 Avril 1917. *Les souscripteurs qui se libèrent en une seule fois ont droit au coupon venant à échéance le 16 Novembre 1916, ce qui fait ressortir :*

Le prix d'émission à 87 fr. 50

Le rendement net à 5 fr. 70 0/0

La souscription ouverte le 5 Octobre sera close, au plus tard, le 29 Octobre 1916.

La BANQUE DE FRANCE admettra cette rente en garantie d'escompte et d'avances.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisses d'Épargne, Banques et Etablissements de crédit, Agents de change et Notaires.

M. Hughes reçoit un curieux hommage d'un groupe de fermiers américains



Cet immense champignon, symbolisant la prospérité des entreprises agricoles de la région de Syracuse (Etat de New-York), a été présenté à M. Hughes, candidat à la présidence de la République américaine — on le voit debout à droite — lors d'une fête qui eut lieu en cette ville et dont les organisateurs étaient les membres du syndicat des grands propriétaires terriens du pays.